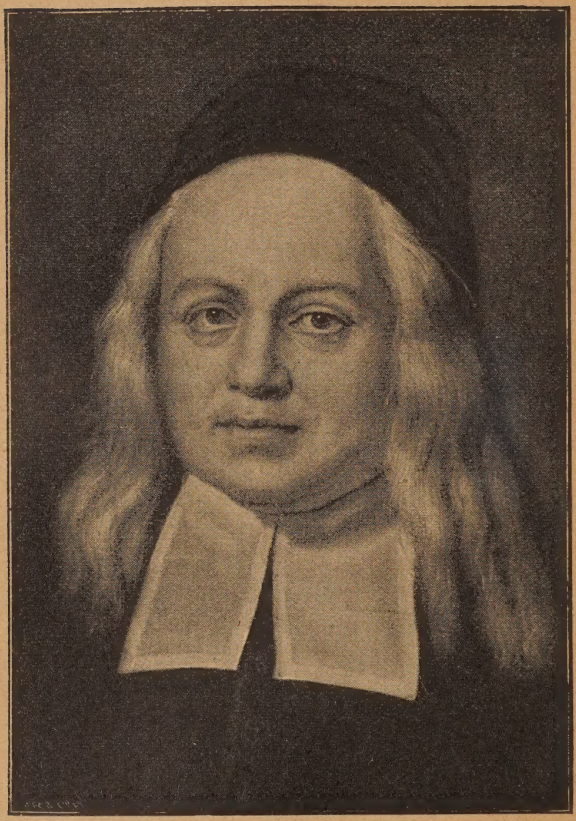
LIBRARY OF PRINCETON
NOV 11 1912
THEOLOGICAL SEMINARY

BX 4983 .F7 S38 1899
Saussure, Ad ele de, 1833-
Un homme de foi: Auguste-
Hermann Francke et ses

Auguste-Hermann Francke.



A.-H. FRANCKE

LIBRARY OF PRINCETON
NOV 11 1912
THEOLOGICAL SEMINARY

UN HOMME DE FOI

Auguste-Hermann Francke

et ses établissements à Halle.

d'après *Armin Stein*,

par A. DE SAUSSURE

Avec sept gravures.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
PARIS. LIBRAIRIE FISCHBACHER

Lausanne 1899. — Imp. Georges Bridel & C^ie^.

CHAPITRE PREMIER

Premières années.

Auguste-Hermann Francke, fondateur des établissements philanthropiques de Halle, naquit à Lubeck en 1663. Peu de temps après sa naissance, son père, avocat distingué, étant appelé à Gotha comme inspecteur des écoles et président du Consistoire, la famille Francke alla s'établir dans cette ville. Quelques années s'écoulèrent heureuses et paisibles, puis le père mourut subitement, laissant à sa veuve une position précaire et six enfants à élever.

Une femme de trente-cinq ans, seule, sans ressource, aurait pu trouver une si grande tâche difficile, impossible même à remplir. Mais sa confiance était en Dieu : « Repose-toi en Dieu seul. Lui seul est mon rocher, ma délivrance et ma haute retraite, » se répétait-elle. Son attente ne fut pas trompée. Ses enfants furent sa consolation, et Hermann, qui avait quatre ans à la mort de son père, ne lui donna que des sujets de joie et de reconnaissance.

Tout enfant, Hermann montra de pieuses dispositions. Il aimait à écouter les histoires de la Bible et à les répéter à son tour. Toutefois, en grandissant et en se développant, il prit un goût excessif pour les jeux, les parties de pêche ; il passait à s'amuser avec ses camarades tout le temps que l'école ne réclamait pas. Sa sœur aînée, Anna, charmante jeune fille, se préoccupa de ce manque de sérieux.

— Hermann, dit-elle un jour à son frère, — il pouvait alors avoir huit ans, — à qui as-tu donné ton cœur ? Les enfants ont besoin de courir, je le sais; je ne t'empêche point de jouer, mais, lorsqu'on s'y livre avec passion, un amusement même peut devenir péché. Réponds-moi franchement : à qui as-tu donné ton cœur ?

Hermann, impressionné par les paroles de sa sœur, se jeta à son cou et fondit en larmes. Anna le tint longtemps embrassé.

— Va dans ta chambre, lui dit-elle, lorsqu'il se fut calmé, et demande à Dieu de t'éclairer. Tu me répondras demain.

Hermann obéit ; il ne parut point au repas du soir. Plus tard, lorsqu'Anna se glissa derrière la porte de la chambre qu'il partageait avec ses frères, elle l'entendit prier à haute voix : « Mon bon Dieu, disait-il, fais que ma vie entière soit consacrée à ton service et à ta gloire. »

Dès lors, Hermann rechercha moins le plaisir et s'efforça de penser davantage aux choses de Dieu ; il lisait attentivement les saintes Ecritures. En même temps, il étudiait avec zèle ; ses maîtres s'étonnaient de la clarté de ses réponses et de la facilité avec laquelle il saisissait

les problèmes les plus compliqués. Il était magnifiquement doué sous le rapport de l'esprit et de l'intelligence.

Hermann s'attachait toujours plus à sa sœur, la considérant presque comme une sainte, une créature d'un autre monde. Tous ceux qui approchaient Anna se sentaient attirés par elle et entourés d'une atmosphère de paix; car le cœur de la jeune fille, fermement appuyé sur le Rocher du salut, débordait d'amour et de bienveillance envers son prochain; dans son humilité, seule elle ignorait qu'elle fût bonne et aimable. Hermann délaissait ses camarades de jeu et sa plus grande joie était de rester auprès de sa sœur et de l'entourer de ses tendres soins; parfois il lui venait comme le pressentiment qu'il ne la posséderait pas longtemps, mais il se rassurait en voyant la couleur rosée de son visage. Cependant les jours d'Anna étaient comptés et, quand vint l'automne, personne ne put se faire d'illusions à son sujet.

Alors Hermann s'établit auprès du lit de sa sœur; sans la défense de sa mère, il l'aurait veillée la nuit. Il lui lisait la Bible, ainsi que des cantiques qu'elle écoutait les mains jointes, le regard dirigé vers le ciel, une expression de paix et de joie sur ses traits. Tandis qu'Hermann lui lisait le cantique : *Jérusalem, cité sainte et bénie*, l'âme de la jeune fille s'envola au-dessus des montagnes et des vallées de la terre vers la Jérusalem céleste.

Le désespoir d'Hermann fut intense; il aurait voulu mourir pour rejoindre sa sœur; quand on descendit le cercueil dans la fosse, il tomba évanoui et dut être porté

à la maison. Il chercha dans le travail une distraction à sa douleur et se remit à l'étude avec un zèle nouveau. Les louanges de ses maîtres excitèrent sa soif d'apprendre et lorsque, aux examens, il prononça un discours latin et répondit à des questions qui mettaient dans l'embarras des jeunes gens âgés de vingt ans, il en ressentit une joie pleine d'orgueil et un désir toujours plus grand de mériter l'approbation et les louanges du monde. A l'âge de quatorze ans, Hermann avait achevé toutes les classes du gymnase, remporté les plus brillants succès; il était prêt pour l'université. Tandis que les amis de la famille venaient féliciter la mère du jeune prodige, celui-ci, enfermé dans sa chambre, savourait son triomphe dans la solitude et mettait son orgueil à ne pas se produire au dehors.

La joie de Francke fut suivie d'un profond découragement; sa mère, conseillée par des personnes d'expérience, lui déclara qu'il était trop jeune pour l'université et qu'il n'y entrerait pas avant deux ans révolus. Elle savait que le jeune garçon, ayant eu à souffrir au gymnase de la part d'élèves plus âgés, ne pourrait supporter la tyrannie des étudiants de l'université envers les nouveaux venus, tyrannie devenue proverbiale.

La solitude dans laquelle Hermann passa ces deux années d'attente lui fut mauvaise : en effet son amour-propre se développa en même temps que son savoir. Devant les hommes, il paraissait sans reproche, mais son cœur s'éloignait de Dieu. Mme Francke, qui ne cessait de prier pour son fils, était loin de se douter de ce qui se passait en lui, car il cachait ses pensées à tous.

Enfin Hermann put entrer à l'université d'Erfurt. C'était en 1679. Il avait atteint l'âge de seize ans et arrivait dans cette ville fier de sa science, s'attendant à devenir promptement l'orgueil de ses professeurs, le favori des étudiants, un sujet d'admiration pour tous. Il ne tarda pas à revenir de ses illusions. Personne ne remarqua ses brillantes capacités ; au contraire, on se moquait de lui, on l'appelait « petit collégien, jeune veau, » etc. La cérémonie de la brimade, que les étudiants accomplissaient avec une grossièreté brutale et sauvage, lui fut particulièrement douloureuse. Parfois il tombait dans le découragement et soupirait après la maison maternelle ; mais cette disposition n'était que passagère et la soif d'apprendre reprenait bientôt le dessus.

Au bout de six mois, Francke revint passer ses vacances auprès de sa mère. Pendant ce séjour, il fut très silencieux et concentré en lui-même. On aurait dit qu'une gelée tardive avait flétri son beau printemps et que son esprit ambitieux avait perdu ses ailes. Mais, lorsqu'approcha le moment du départ, il reprit courage, se flattant d'être mieux apprécié à Kiel qu'à Erfurt, car il ne retourna pas dans cette dernière ville.

A Kiel, Francke fut reçu chez le docteur en théologie Kortholt et partagea la chambre du pieux licencié Hérold ; tous deux prirent un sérieux intérêt au développement religieux du jeune Hermann. Celui-ci avait beaucoup grandi durant les dernières années ; son extérieur était agréable ; ses traits, autrefois doux et un peu féminins, avaient pris une expression plus virile et ses

yeux un regard clair, fin et pénétrant. Tous ceux qui le voyaient se sentaient attirés vers lui.

Durant le cours de ses études théologiques, Francke fut parfois appelé à prêcher dans les environs de Kiel. Après sa première prédication, comme il décrivait à son compagnon de chambre l'étonnement du public en apprenant qu'il n'avait que dix-huit ans, celui-ci l'interrompit :

— Comment vous êtes-vous tiré de votre sermon ?

— Bien, très bien, répondit Francke vivement.

— N'avez-vous point éprouvé d'embarras, d'anxiété ?

— De l'anxiété ? peut-être en commençant, aux premiers mots. Mais cela n'a pas duré et j'ai prononcé tout mon discours avec entrain et courage.

Hérold reprit :

— Le vieux pasteur Buchmann me disait dernièrement : « Il y a quarante ans que je prêche et maintenant encore, chaque fois que je monte en chaire, je me sens ému et un frisson me prend à la pensée du message dont je suis chargé. » Cher ami, n'avez-vous pas éprouvé que c'est une chose terrible que de parler au nom de Dieu à un auditoire chrétien ? Cette pensée ne vous a-t-elle pas humilié ?

Francke rougit.

— Bien au contraire, j'en ai ressenti une grande joie. La nuit qui a précédé ma prédication, je ne pouvais dormir, tant je brûlais d'impatience de parler en public.

Hérold attacha sur l'étudiant un regard attristé :

— Vous êtes bien jeune, dit-il. A votre place, j'attendrais quelque temps avant de prêcher de nouveau.

Francke regarda son ami avec stupéfaction ; puis, saisissant un prétexte, il s'éloigna. Son affection pour Hérold se refroidit peu à peu ; il sentait que ce dernier était dans un meilleur chemin que lui. Mais comment renoncer au monde et au désir de briller ?

Francke ne tarda pas à quitter Kiel. Il se rendit à Hambourg, puis à Gotha. Il possédait le grec et l'hébreu ; il parlait couramment les langues modernes ; en six semaines, il put lire d'un bout à l'autre la Bible hébraïque. Son séjour au milieu des siens lui fut en bénédiction ; l'influence de sa pieuse mère agit sur lui, même sans paroles ; auprès d'elle, il apprit ce qu'est la prière. Jusqu'alors il n'avait prié que pour la forme et par habitude.

Francke se rendit ensuite à Leipzig, où il reçut le grade de licencié et où il donna des cours libres. A cette époque, la morale était seule prêchée dans les églises, et la Bible restait lettre morte pour le pasteur comme pour le troupeau. Aussi quelques laïques pieux éprouvèrent-ils le besoin de se réunir pour prier et étudier ensemble la Parole de Dieu. Dans ces assemblées, le saint volume était placé ouvert sur la table, un des assistants en lisait et méditait un fragment et les autres ajoutaient quelques réflexions. Le nombre des personnes qui suivaient ces simples cultes augmenta de semaine en semaine. Francke les suivit avec intérêt ; il commençait à être connu et apprécié pour ses brillantes qualités ; on l'invitait dans les familles haut placées ; on louait ses prédications, mais des paroles d'envie et de médisance se mêlaient déjà à celles de la flatterie. Tout

cela caressait son orgueil et augmentait sa soif d'apprendre et son désir de se distinguer. Cependant, plus il scrutait les saintes Ecritures, plus il éprouvait un malaise intérieur dont il cherchait vainement à se distraire. La crainte du déplaisir de Dieu le saisissait par moments et il s'avouait que, jusqu'alors, comme le figuier stérile de l'Evangile, il n'avait porté que de belles feuilles sans aucun fruit. De son cœur s'élevait alors cette prière : « Seigneur, je veux dorénavant te servir et vivre pour toi. »

Pendant quelque temps, il se tint éloigné de ses amis mondains et rechercha la solitude et le recueillement. Mais, après un discours qu'il fit imprimer et qui fut accueilli favorablement, son orgueil prit un nouvel essor et ses bonnes intentions se dissipèrent.

Francke, ayant achevé ses cours à l'Université, quitta Leipzig et se rendit à Lunebourg, afin d'étudier les saintes Ecritures sous la direction du surintendant Sandhagen. C'était l'un de ses oncles qui lui avait donné ce conseil et quoique, au premier abord, il lui en coûtât de se remettre à l'école, il s'éloigna sans trop de regret du bruit et des dissipations de Leipzig. En passant à Magdebourg, il y entendit une prédication du pieux Scriver, qui lui fit une profonde impression, car, sans s'en douter, ce pasteur prononça dans son sermon la parole dont Francke avait besoin, un aiguillon qui pénétra dans sa conscience.

Reçu à Lunebourg chez le pasteur Sandhagen, il y trouva le calme et la solitude qu'il désirait. Tout dans cette maison respirait la paix et l'amour chrétien.

CHAPITRE II

Conversion.

Franke n'était que depuis peu de semaines à Lunebourg, lorsqu'on lui offrit d'y prêcher. Il choisit pour texte le passage : « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom » (Jean XX, 31), et il se mit à le méditer. Tout à coup, une grande angoisse s'empara de lui : « Tu veux parler aux autres de la foi, se dit-il, et tu ne crois pas. Comment prêcher ce que tu ne connais pas toi-même ? Un aveugle pourrait-il dépeindre les couleurs de l'arc-en-ciel ? »

Se sentant à l'étroit dans sa petite chambre, Francke sort et se rend dans la campagne. Les oiseaux sautaient de branche en branche, l'air était embaumé : « Toute la nature, dit-il, chante les louanges du Créateur. Seul je ne le connais pas, c'est-à-dire je le connais de l'intelligence, mais non du cœur. La foi m'est étrangère, ainsi que la vie de Dieu. » Le jeune prédicateur se laisse tomber à terre, des larmes s'échappent de ses yeux et, dans son angoisse, il crie à Dieu : « Seigneur, viens à mon aide, je vais périr. Je voudrais croire, mais je ne le puis pas. Si tu es le Dieu d'Israël, manifeste-toi à moi et donne-moi de croire. » Rentré dans sa chambre, en proie au plus profond désespoir, Francke s'écrie : « Oui, il y a un Dieu, mais malheur à moi, ce Dieu est mon ennemi ! »

La nuit qui suivit fut mauvaise. Au dehors, tout était paisible, le petit ruisseau coulait doucement, la lune et les étoiles brillaient au ciel. Francke voyait tout cela de sa fenêtre, mais la paix ne pénétrait pas dans son cœur. Le lendemain, il accompagna son hôte chez un pasteur du voisinage. La conversation des deux pasteurs roula précisément sur la foi et sur le caractère de la vraie piété. Francke les écoutait, toujours plus convaincu qu'il ne possédait pas la foi. Il ne put prendre part au repas qui lui fut offert. Son angoisse devint si intense qu'en retournant à Lunebourg, il ouvrit son cœur à son paternel ami.

Celui-ci fut comme frappé de la foudre et si affligé de cette confession qu'il ne put, au premier moment, trouver un seul mot de réponse. Ensuite, il chercha à diriger les regards du jeune homme vers le Sauveur et lui cita plusieurs passages de la Parole de Dieu propres à l'encourager.

Quand Francke se retrouva dans sa chambre, il était décidé à renoncer à sa prédication. Non, il ne sera pas un hypocrite, il ne prêchera pas ce qu'il ne croit pas. Des larmes s'échappent de ses yeux. Tombant à genoux, il s'écrie : « Des lieux profonds, je crie à toi, Seigneur. Si tu es Dieu, révèle-toi à moi, manifeste-moi ta présence et je croirai en toi ; je t'aimerai et je te servirai durant ma vie entière. » Puis il demeure immobile. Un profond silence régnait dans la chambre. Tout à coup,... que se passe-t-il en lui ? Quelle est cette lumière qui paraît à ses yeux et cette émotion qui fait tressaillir ses membres ? Ce n'est plus de l'effroi.... Sa prière aurait-

elle été entendue ? Le Dieu caché se serait-il manifesté?

Francke descend l'escalier en courant. Malgré l'obscurité, il se précipite dans le cabinet d'étude de son hôte ; ne l'y trouvant pas, il va heurter à la porte de sa chambre à coucher et le réveille en criant :

— Réjouissez-vous avec moi! j'ai trouvé ce que je n'espérais plus. Il y a un Dieu et ce Dieu s'est révélé à moi. Mon père, je crois maintenant de tout mon cœur. La tristesse et l'angoisse ont disparu ; une joie ineffable et inconnue remplit mon cœur.

Le pasteur se leva promptement et passa avec Francke dans son cabinet de travail, où tous deux rendirent grâces à Dieu et chantèrent des cantiques de louange et d'adoration, tels que les anges n'en auront pas souvent entendu de semblables. Cette nuit-là, Francke ne dormit pas. Il lui semblait qu'il avait été mort et qu'il était sorti du tombeau, animé d'une vie et d'une joie nouvelles. Il sortit dans la campagne, ne cessant de louer et de bénir Dieu.

Francke put alors prêcher son sermon sur la foi. Et quel sermon ! Jamais sa parole n'avait eu autant de force et de feu. Il n'avait jusqu'alors prêché que des lèvres ; maintenant son cœur débordait de foi et d'amour. On ne tarda pas à s'apercevoir du changement qui s'était produit chez le jeune pasteur. Si les chrétiens s'en réjouirent, les gens du monde se détournèrent de lui. Au lieu de l'irriter, cette opposition fut pour Francke une source de joie, en lui montrant qu'on le regardait non plus comme un mondain, mais comme un bourgeois du ciel, un serviteur du Maître.

Après que les apôtres eurent reçu le Saint-Esprit, ils ne demeurèrent point inactifs à Jérusalem, mais ils allèrent de lieu en lieu, prêchant à tous la bonne nouvelle du salut. De même Francke, devenu chrétien, ne resta pas longtemps oisif. Il établit à Lunebourg des réunions d'étude biblique et d'édification, comme celles qui avaient lieu à Leipzig, et il se rendit de maison en maison pour engager les gens à y assister. Ceux qui l'entendirent prêcher et méditer les Ecritures disaient entre eux : « Ce n'est pas Francke qui parle, c'est l'Esprit de Dieu qui nous parle par sa bouche. » Aussi plusieurs personnes se convertirent-elles par son moyen, entre autres un jeune étudiant, nommé Elers, qui s'attacha à Franke avec enthousiasme et pour la vie.

Cependant le jeune évangéliste ne pouvait rester indéfiniment à Lunebourg. Il partit, accompagné de la bénédiction de Sandhagen, et il passa quelque temps à Hambourg. Ensuite, il se rendit à Dresde, afin de voir le surintendant Spener ; Spener, l'homme que toute l'Allemagne révérait, dont ses ennemis même ne trouvaient pas à dire de mal, celui qui avait réveillé les ossements secs à une vie nouvelle et fait sortir la théologie de son enveloppe glacée. Francke arriva à Dresde par un des jours les plus froids du mois de janvier 1685. Il se fit indiquer la demeure de Spener, qui se distinguait de celles des autres conseillers et prédicateurs de la cour par sa grande simplicité. Spener, qui, malgré une violente tempête de neige, était allé visiter des malades, accueillit Francke de la manière la plus cordiale, en rentrant chez lui ; il avait été mis au fait de

la conversion du jeune homme par son ami Sandhagen.

— Je regarde votre visite comme une grâce de Dieu,

Philippe-Jacob Spener.

lui dit-il. Je sais que vous avez trouvé le Seigneur et fait vœu de vous consacrer à son service. Que Dieu vous accorde son secours !

— Et votre bénédiction, ajouta Hermann avec émotion. Je suis venu auprès de vous, afin que vous m'indiquiez le chemin que je dois suivre. Depuis que j'ai pris le Seigneur Jésus-Christ pour mon Sauveur, mon ardent

désir est de me préparer pour l'œuvre du Seigneur à l'école de celui que Dieu a oint pour prophète au milieu de nous et qui a délivré l'Eglise de ses formes pharisaïques.

Spener avait une figure longue et pâle; ses traits n'étaient point beaux, mais son regard bienveillant et son doux sourire laissaient deviner l'amour qui remplissait son cœur. Comme il s'y était attendu, Francke trouva en lui un patriarche, un prophète du Très-Haut, l'âme d'un saint Jean, douce et aimante, presque timide, quoique grande par sa foi. Il manquait à ce Mélanchton un Luther pour réveiller la chrétienté endormie. Le regard intelligent de Francke sut discerner en Spener la grandeur de l'homme de Dieu, mais aussi sa faiblesse; et, de son cœur, s'éleva cette prière : « Seigneur, oins de ton Esprit un homme d'action qui accomplisse ton œuvre et qui supplée à la faiblesse de ton fidèle serviteur. »

Francke passa quelque temps chez Spener; puis, d'après son conseil, il revint à Leipzig dans l'été 1689, pour se rapprocher des « amis de la Bible » qu'il avait appris à connaître dans son précédent séjour. Il n'y était que depuis peu de semaines et déjà les foules se pressaient autour de lui. A ses cours libres à l'Université, les étudiants vinrent en si grand nombre qu'on dut se transporter dans un plus vaste auditoire. Le nom de Francke volait de bouche en bouche. Mais s'il avait des admirateurs, l'envie et la haine ne tardèrent pas à s'acharner aussi contre lui. Les professeurs de théologie, en particulier, ne pouvaient admettre que leur jeune collègue s'enhardît à prêcher un nouveau moyen de salut,

la grâce gratuite. Du haut de la chaire, les pasteurs de la ville allèrent jusqu'à prévenir leur troupeau contre ses innovations.

Quoique Francke se fût attendu à rencontrer de l'opposition, il fut effrayé de voir l'orage près de fondre sur lui. Il pria avec plus de ferveur et rechercha la communion de ses frères ; dans son angoisse, il se rendit à Dresde, espérant trouver auprès de Spener courage et forces nouvelles. Ses adversaires profitèrent de son absence pour le calomnier auprès des autorités et porter une plainte contre sa doctrine. A son retour de Dresde, Francke, animé d'un nouveau zèle, venait de monter en chaire et des centaines d'auditeurs étaient accourus pour l'entendre, lorsque l'huissier de l'université s'avança et, au nom du recteur, ordonna à l'assemblée de se dissoudre. Un effroi général s'empara des assistants ; de sourds murmures se firent entendre et ils allaient éclater, lorsque Francke se leva et, apaisant la foule d'un geste et d'un regard pleins de dignité, il dit :

— Nous devons nous soumettre à l'autorité. Soyez calmes, chers amis, et retirez-vous avec ordre. Le Seigneur y pourvoira, lui qui dirige toute chose.

L'auditoire quitta la salle en silence.

Le sénat de l'université s'étant réuni, un des professeurs, Carpzow, attaqua Francke avec une grande violence, l'accusant d'être piétiste, de mépriser le culte public, de permettre aux femmes d'assister à ses conventicules et d'y prendre la parole. A ces accusations, Francke répondit en termes respectueux et fermes, et les réfuta en s'appuyant sur la Parole de Dieu.

Quand il eut achevé sa défense, les membres du sénat se regardèrent avec embarras, puis le recteur, prenant la parole, dit :

— Nous vous avons entendu, maître Francke, vous pouvez vous retirer.

Et ce fut tout. Aucune déclaration, aucune justification publique ne suivit le procès, et les réunions bibliques demeurèrent suspendues comme auparavant.

Hermann Francke, de même que les apôtres du Seigneur, se sentit heureux d'avoir souffert pour l'amour de son Maître et il regarda cette honte comme un honneur. Ne pouvant poursuivre son œuvre à Leipzig, il se mit à aller de lieu en lieu, au milieu des rigueurs de l'hiver, prêchant à Meuselwitz près Halle, à Gotha, à Erfurt, où il renoua connaissance avec le surintendant Breithaupt, comme lui plein de zèle et de foi. Partout il trouva des âmes qui attendaient la délivrance de Sion et partout ses pas laissèrent une trace bénie.

CHAPITRE III

Erfurt.

Francke était allé à Lubeck afin d'assister son oncle à ses derniers moments, lorsqu'il fut invité à se présenter pour la place de pasteur à Erfurt. Regardant cet appel comme venant d'en haut, il y alla prêcher son sermon d'épreuve ; l'église ne put contenir la foule accourue

pour l'entendre et cette prédication fut tellement saisissante que, malgré l'opposition de plusieurs membres du conseil, le peuple élut Francke comme pasteur. Ce dernier se mit alors à prêcher hardiment le salut par grâce, la conversion, la sanctification. On venait en foule l'entendre. Tandis que l'église Saint-Augustin, où il prêchait, était remplie, que même les paysans des environs se mettaient en route la veille au soir, afin d'être assurés de trouver place, les autres temples restaient déserts. Plusieurs de ceux qui avaient été remués par la parole du pasteur venaient ensuite auprès de lui pour s'enquérir des choses du salut.

Ayant découvert qu'un grand nombre de personnes ne possédaient pas les saintes Ecritures, Francke fit venir de Lunebourg deux cents exemplaires du Nouveau Testament ; ceux-ci ayant été promptement enlevés, il en fit revenir trois cents, puis cinq cents, qui furent tous vendus à un prix minime. Il ne pouvait réprimer un soupir, lorsque les gens lui demandaient à acheter les livres « qui contenaient la doctrine de Francke. » Ils n'avaient jamais vu la Bible !

Les prêtres catholiques tonnèrent bientôt du haut de la chaire contre cette distribution des Evangiles et allèrent jusqu'à appeler Francke un émissaire du diable. Qu'en résulta-t-il ? Des catholiques, poussés par la curiosité, voulurent connaître cet « émissaire du diable » et, comme les paroles qu'ils entendirent leur paraissaient venir, non de l'esprit malin, mais de Dieu même, ils se joignirent à l'Eglise évangélique.

Francke était depuis un mois à Erfurt, lorsque quel-

ques enfants vinrent le prier, après le culte, de leur expliquer le sermon. Ils revinrent le dimanche suivant, et le jeune pasteur, qui aimait beaucoup les enfants et savait se mettre à leur portée, établit un culte pour eux. Des parents ne tardèrent pas à se joindre à la jeunesse, et, la chambre devenant trop petite, on dut se transporter à l'école.

L'université d'Erfurt ne possédait pas de faculté spéciale de théologie. Le doyen seul de l'université avait le titre de professeur de théologie et les pasteurs de la ville pouvaient, s'ils le désiraient, donner des cours libres. Quoique surchargé par les devoirs de son ministère et souvent à bout de forces, Francke tint à remplir aussi cette partie importante de ses fonctions et il commença un cours pour les étudiants. Bientôt ceux-ci délaissèrent les leçons des autres professeurs et vinrent nombreux apprendre de Francke comment ils devaient accomplir les devoirs du ministère. On ne tarda pas à distinguer, à leur sérieux et à leur conduite chrétienne, ceux des étudiants qui suivaient ses instructions, et les familles de la ville les choisirent, de préférence aux autres, pour instruire leurs enfants. Les jeunes gens qui quittaient Erfurt, après avoir achevé leurs études, portaient au loin le nom de leur maître bien-aimé; aussi nombre d'étudiants abandonnèrent-ils Iéna et Leipzig pour Erfurt, et l'université de cette dernière ville, qui jusqu'alors n'avait fait que végéter, prit un essor considérable.

Cependant l'esprit de jalousie et la haine du piétisme, ou de la vraie piété, qui précédemment s'étaient déjà attaqués à Francke, ne tardèrent pas à se déchaîner

contre lui. Plusieurs de ses collègues mirent tout en œuvre pour l'obliger à quitter la ville. On commença par l'accuser de répandre dans les familles des livres antireligieux. Il fut cité à ce sujet devant le conseil et on lui présenta un ballot de livres qui portait son adresse ; Francke l'ouvrit et, à la confusion de ses adversaires, il en sortit des Nouveaux Testaments et quelques exemplaires du *Vrai christianisme*, d'Arndt. Le dimanche suivant, défense lui fut faite de continuer ses leçons bibliques aux enfants « que pervertissaient ses discours dangereux et ses citations erronées des saintes Ecritures. Alors Francke ne put se contenir et, dans un écrit respectueux, mais ferme, il protesta de son innocence sur tous ces chefs d'accusation.

Mais ce ne fut pas tout. Bientôt on afficha un arrêt ordonnant aux familles qui avaient pris des piétistes pour maîtres de leurs enfants, de les renvoyer immédiatement. Un second arrêt interdit les conventicules piétistes sous peine de 1000 écus d'amende. Enfin une lettre officielle du gouvernement annonça à Francke sa destitution en termes laconiques et durs.

Au premier moment, consterné, il se mit à trembler de tout son corps et ses yeux se remplirent de larmes. Lui, qui s'était dépensé pour son troupeau, qui consacrait sa vie au service de son Maître, être accusé de rébellion ! Mais, tout à coup il se lève, prend son chapeau et court à l'hôtel de ville, où le conseil siégeait à ce moment. Il entre et se présente devant l'assemblée.

— Honorés messieurs, dit-il, serait-ce vrai ? suis-je destitué ? On doit m'avoir calomnié auprès de l'électeur.

Les conseillers parurent embarrassés. Sömmering, le principal antagoniste de Francke, prit alors la parole pour appuyer l'arrêt et lui conseiller de donner lui-même sa démission. Francke le regarda fixement.

— « Le méchant fuit sans qu'on le poursuive, mais le juste a de l'assurance comme un jeune lion, » dit-il. Je sais qui est celui qui me poursuit d'une haine mortelle et qui est cause de tout le mal qui m'arrive, quoique je ne lui aie jamais fait de tort. C'est vous, monsieur Sömmering; votre conscience ne vous trouble-t-elle pas? vous devriez vous repentir de votre conduite.

Le conseiller, ainsi interpellé, pâlit, mais un rire sardonique s'échappa de ses lèvres.

— Ah! s'écria-t-il, si je faisais amende honorable, ce ne serait pas devant vous. Je vous ordonne de sortir de cette salle, où vous êtes entré sans autorisation.

— Ne vous agitez pas, dit Francke avec calme. J'étais déjà décidé à quitter une ville où l'injustice a son trône. Mais il est un autre tribunal, monsieur Sömmering, devant lequel vous aurez à rendre compte de vos calomnies.

Et, levant la main vers le ciel, Francke se retira, non comme un coupable, mais en vainqueur. Cette victoire morale devait lui coûter cher dans une ville où la force primait la justice. De retour chez lui, il rédigea un appel au conseil dans lequel il réclamait le droit de se défendre, droit qui est accordé même aux voleurs et aux assassins. Peu d'heures après, la réponse à sa lettre lui parvint sous forme d'un ordre de quitter Erfurt dans les quarante-huit heures.

Francke laissa tomber le papier à terre et demeura

immobile au milieu de la chambre, comme une statue de marbre. Tandis qu'il se laissait aller au découragement, le peuple, ayant appris sa destitution, se rendit en foule à l'hôtel de ville, dans l'espoir d'obtenir la grâce de son pasteur, mais les portes en étaient fermées ; la police dispersa le rassemblement et arrêta ses principaux chefs. La foule se masse de nouveau et se dirige vers l'hôtel du gouverneur pour demander justice; elle est arrêtée par un touchant tableau. Ce sont les enfants des écoles, à genoux, qui chantent un psaume et prient pour leur cher pasteur. Sûrement le gouverneur se laissera attendrir par cet émouvant appel. Mais il n'en est rien : les huissiers s'avancent et chassent les enfants.

Alors le peuple se dirige vers la demeure de Francke, gravit ses escaliers et ouvre sa porte :

— Bénissez-nous, bénissez-nous ! s'écrient des voix.

Tous ceux qui ont pu entrer dans la chambre tombent aux pieds du pasteur, qui les bénit. Une heure après, la ville était tranquille. Mais dans l'intérieur des familles, on ne cessait de pleurer le départ du fidèle serviteur de Dieu qui, durant les deux ans de son ministère, s'était fait chérir de tous ceux qui l'avaient approché. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, Francke, ayant rassemblé son mince bagage, quittait Erfurt dans une voiture de louage, seul, recueilli, les mains jointes, sur les lèvres une prière pour ses amis et pour ses ennemis.

Ayant besoin de repos, il se rendit à Gotha auprès de sa mère. La tranquillité lui fit du bien et il ne tarda pas à reprendre courage. Puis bientôt arrivèrent d'Erfurt

des visiteurs, de fidèles amis, dont l'affection restaura son âme.

Il prêcha à Gotha et put voir la foule écouter attentive la Parole de Dieu. L'électeur, ayant fait faire une enquête sur les récents événements d'Erfurt, apprit la manière inique dont on avait agi envers Francke ; il lui fit exprimer ses regrets et offrir une place de pasteur dans une des villes de ses Etats ; on lui proposa aussi de se charger de l'éducation de jeunes princes allemands. Francke hésitait, attendant une direction d'en haut, lorsque le gouvernement de Brandebourg l'appela à Halle comme professeur à l'université et pasteur du faubourg de Glaucha.

CHAPITRE IV

Glaucha.

Par une triste soirée d'automne, la mère de Francke était assise solitaire dans sa petite chambre, lorsque la porte s'ouvrit et son fils entra en disant :

— Que Dieu soit avec vous, chère mère ! Je viens vous annoncer une grande nouvelle. Mon sort est décidé. Le gouvernement de Brandebourg me nomme professeur de grec et d'hébreu à la nouvelle université de Halle en même temps que pasteur du faubourg de Glaucha. Je serai heureux de me rapprocher de mon paternel ami Breithaupt et de prêcher dans la chaire qu'il a précédemment occupée.

Francke parlait avec animation, les yeux brillants de joie, lorsque, rencontrant le regard attristé de sa mère, il s'arrêta, puis il reprit :

— Vous ne me dites rien, chère mère ? Oh ! je lis sur votre visage ce qui se passe dans votre cœur. Mais ne me retenez pas, je vous en prie, car je suis assuré que c'est le Seigneur qui a conduit cette affaire. Laissez-moi aller en paix et ne me refusez pas votre bénédiction.

La mère serra tendrement son fils dans ses bras, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues.

— Ne t'afflige pas, mon cher fils, si ta faible mère ne peut accepter tout de suite les voies de Dieu. Je ne pense qu'à la séparation et c'est ce qui m'ôte le courage. Mais Dieu me donnera la force de te voir partir avec joie.

Francke se rendit d'abord à Berlin pour voir son père spirituel, Spener. Celui-ci se préparait, dans son cabinet d'étude, à sa prédication du dimanche, lorsqu'on vint lui annoncer un étranger, qui se précipita dans ses bras. Les exclamations se succédèrent : — Mon père ! — Mon fils ! Puis, assis à côté l'un de l'autre, ils épanchèrent leur cœur dans un entretien intime.

Francke passa là quelques jours, et, le 7 janvier 1692, il partit pour son nouveau champ de travail, emportant la bénédiction de son ami vénéré.

La journée du mardi gras 1692 fut éclairée par un splendide soleil qui faisait étinceler la neige fraîchement tombée et réchauffait la température. Le mardi gras était jour de fête pour les habitants de Halle, et, bien

qu'ils ne fussent nullement disposés à jeûner durant le carême, ils se croyaient libres, ce jour-là, de se livrer aux plus folles extravagances. Le peuple avait pris l'habitude de se rendre dans les faubourgs de Trotha et de Glaucha, où les auberges étaient nombreuses. La police y était pleine de mansuétude, et le guet fermait volontiers les yeux sur l'heure tardive des divertissements en considération d'une bouteille qu'on lui payait.

L'après-midi, les rues commencèrent à s'animer. Des jeunes gens masqués couraient de côté et d'autre, poursuivant les passants de leurs plaisanteries et de leurs farces. Les enfants des écoles erraient par bandes, ne faisant que des sottises. Au coin des rues, des femmes vendaient de la bière et des boissons spiritueuses. Cependant le bruit augmenta d'heure en heure. Les plaisanteries dégénérèrent en grossièretés ; les masques, pour prouver leur force musculaire, cherchèrent à provoquer des querelles et des batteries. Dans les auberges, le cliquetis des verres se mêlait au bruit tumultueux des voix et au son éclatant des clarinettes et des trompettes qui faisaient danser le peuple. Les portes de l'auberge étaient grandes ouvertes, car des gens ivres en sortaient à chaque instant pour venir respirer l'air frais du dehors. Sous les fenêtres se tenait une troupe d'enfants qu'on avait chassés de la salle et qui regardaient les danseurs d'un œil d'envie. Plus loin, des mendiants tendaient la main aux passants, les suppliant, d'un ton plaintif, d'avoir pitié d'eux.

Au moment du crépuscule, un homme, venant de la ville, suivait le chemin qui conduit au faubourg de

Glaucha. Comme il allait atteindre les premières maisons, il se heurta à une troupe de gens ivres qui l'entourèrent et voulurent l'entraîner à l'auberge.

— Viens avec nous, camarade, cria l'un d'eux avec un rire grossier, viens t'amuser. A l'auberge de l'*Aigle*, on rit comme des fous.

Et, entonnant une chanson à boire, il saisit le nouveau venu par le bras. Mais celui-ci se dégagea promptement et regarda l'insolent d'un œil sévère :

— A quoi pensez-vous ? s'écria-t-il. Savez-vous à qui vous parlez ?

— Nous le savons bien, répondit une voix avinée, vous êtes le nouveau pasteur.

— Et c'est à lui que vous osez parler ainsi ?

— Pourquoi pas ? Ne sais-tu pas que c'est aujourd'hui le mardi gras ? En ce jour tout est permis. L'ancien pasteur venait toujours à l'auberge avec nous. « S'amuser et laisser les autres s'amuser, » telle était sa maxime. Tâche de l'imiter.

Le pasteur, se redressant de toute sa taille, se tourna vers la foule :

— Etes-vous dans votre bon sens ? dit-il. Sont-ce des chrétiens qui habitent à Glaucha ?

Quelques hommes essayèrent de se moquer, mais personne ne suivit leur exemple. La dignité ferme du nouveau pasteur, le sérieux qui brillait dans son regard imposèrent à la foule, qui se dispersa peu à peu, et bientôt Francke se retrouva seul. Changeant brusquement de direction, il revint sur ses pas et rentra à Halle.

— Que vous est-il arrivé, mon cher Francke ? Pourquoi cet air triste et découragé ?

C'est avec ces mots que le professeur Breithaupt accueillit son ami, auquel il donnait l'hospitalité ; car l'ancien pasteur, qui avait été destitué pour inconduite, refusait de quitter la cure de Glaucha.

Francke se laissa tomber sur une chaise et soupira profondément :

— Est-ce à Glaucha ou à Babylone que j'ai été appelé comme pasteur ? dit-il. Vous ne pouvez vous représenter l'état déplorable de cette paroisse. L'ivrognerie, la débauche y règnent en maîtresses. Les pauvres sont réduits à la plus extrême misère ; les églises du diable sont pleines et celle de Dieu reste déserte. Précédemment mon cœur battait d'un zèle joyeux, lorsque je me préparais pour mes prédications ; maintenant je m'y mets avec tristesse et hésitation, et mes larmes mouillent le papier. A quoi servent donc les cloches qui invitent les paroissiens à venir entendre la Parole de Dieu ? Le peuple ne les écoute pas, il se moque de moi et ne vient pas à l'église. Ceux qui ont de la piété me regardent avec méfiance ou me fuient, car on a répandu sur mon compte toute sorte de calomnies. L'ancien pasteur de Glaucha ne veut pas quitter sa cure, ce qui me force d'habiter loin de ma paroisse. Je crains de travailler en vain et de dépenser inutilement mes forces.

Breithaupt posa la main sur l'épaule de son ami et lui dit avec chaleur :

— Depuis quand votre cœur connaît-il le découragement et la crainte ? Sans doute, le champ qui vous est

confié est inculte et sauvage. Mais n'êtes-vous pas venu au nom du Seigneur ? Vous êtes-vous attendu à récolter du fruit avant d'avoir répandu la semence ? Vous oubliez l'autre champ où vous avez à travailler : les étudiants ! Ceux-ci se pressent autour de votre chaire en plus grand nombre qu'auprès des autres professeurs. Attendez patiemment, et bientôt votre paroisse comprendra qu'elle a un fidèle conducteur.

Francke serra affectueusement la main de son ami.

— Merci pour vos bonnes paroles, dit-il. Je savais bien que je ne chercherais pas en vain la consolation auprès de vous. Mais, s'écria-t-il, il est temps que je me rende à l'église.

Il sortit en hâte et se dirigea de nouveau vers le faubourg de Glaucha. Comme il traversait le cimetière, les cloches commencèrent à sonner ; on aurait pu les croire fêlées, tant elles avaient de peine à dominer le bruit assourdissant de la fête.

Le courage faillit manquer au pasteur, quand il entra dans l'église, car les bancs étaient presque vides ; six vieilles femmes et deux petites filles formaient tout l'auditoire. Renonçant au sermon qu'il avait préparé, Francke médita le passage : « Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. »

Les vieilles femmes ne retirèrent pas grand profit de la prédication, car elles dormirent presque tout le temps. Il était d'usage, en effet, à Glaucha que les rares assistants au culte regardassent l'église comme un dortoir. Les monotones et ennuyeux sermons du précédent pasteur y étaient, sans doute, pour beaucoup.

Quant à Francke, lorsqu'il sortit de l'église, il se sentit animé d'un courage nouveau et d'une joie intime; il avait prêché pour lui-même et, tout en suivant la route qui le ramenait à Halle, il croyait entendre une voix d'en haut lui dire : « Ne crains point, car je suis avec toi. Je te donnerai ton partage parmi les grands et tu partageras le butin avec les puissants. »

Les hirondelles, messagères du printemps, étaient arrivées à Halle; les bourgeons se montraient au bout des branches et les violettes embaumaient l'herbe des prés.

De même que, dans la nature, le printemps avait remporté la victoire sur l'hiver, ainsi un souffle nouveau de vie se faisait sentir dans l'église de Glaucha, réveillant les âmes de leur long engourdissement. La vieille église de Saint-Georges, misérable bâtiment, si on la comparait aux beaux et vastes temples de Halle, regorgeait de monde, lorsque le prédicateur, qui annonçait l'Evangile comme nul ne l'avait fait avant lui, montait en chaire. Les paysans des villages environnants se joignaient aux habitants de la ville, car la réputation de Francke s'était répandue dans toute la contrée. On ne pouvait autrement que de l'écouter, quand il maniait l'épée de la Parole de Dieu.

C'était un dimanche. Le pasteur venait de prêcher sur « l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » Debout près de la fenêtre ouverte de la cure, — car l'ancien pasteur avait enfin consenti à la quitter, — les mains jointes, le visage empreint d'une joie céleste, il priait : « O Eternel ! miséricordieux et bon, qui suis-je

pour que tu te souviennes de moi ? Mon âme déborde de joie et de reconnaissance, car tu as répandu ta bénédiction sur mon champ de travail, sur ce champ dont le sol me paraissait dur et pierreux. Les ossements secs commencent à se remuer. Tu as béni mes faibles paroles et tu m'accordes la grâce de voir déjà verdir la plante. O Dieu ! ton nom est grand et ta magnificence est connue dans tout l'univers. Oh ! ne te lasse pas de nous bénir et fais de cette paroisse une ville située sur la montagne, une lumière qui brille au milieu des ténèbres pour rendre témoignage à la vérité. Amen. »

Francke se disposait à prendre son repas solitaire, lorsque deux hommes entrèrent et le saluèrent respectueusement :

— Pardonnez-nous, monsieur le pasteur, si nous vous dérangeons à cette heure indue, dirent-ils. Nous nous sentions pressés de venir vous remercier pour le bien que vous nous avez fait.

Le pasteur les regarda d'un air surpris.

— Je ne vous connais pas, dit-il, quel bien pourrais-je vous avoir fait ?

L'un des hommes prit la parole :

— Nous faisons tous deux partie de votre paroisse, monsieur le pasteur. Je m'appelle Krüger et mon camarade est le vitrier Wagner. Nos deux maisons étant voisines, on aurait pu s'attendre à ce que leurs habitants vécussent en paix. Mais, bien au contraire, pendant vingt ans la guerre n'a cessé de régner entre eux. Nos pères se sont querellés et leurs enfants ont hérité de leur haine. Maintenant tout cela est passé.

La paix est rentrée dans nos demeures, et nous venons vous en exprimer notre reconnaissance, car ce sont vos prédications qui nous ont fait rentrer en nous-mêmes et qui ont chassé le mauvais esprit d'animosité et de mésintelligence qui régnait entre nous. Que Dieu vous le rende pour l'éternité!

Le pasteur avait écouté ce récit avec émotion. Les yeux des deux visiteurs étaient aussi humides.

— Chers amis, dit Francke, que venez-vous chercher auprès de moi? Ce que je vous ai donné, je l'ai moi-même reçu d'en haut. C'est à Celui qui vous a parlé par ma bouche que vous devez rendre grâce.

— Nous l'avons déjà fait, monsieur le pasteur, dit le boulanger Krüger.

— Restez avec moi, reprit le pasteur, et soyez mes hôtes pour aujourd'hui.

Les deux hommes refusèrent, car leurs familles les attendaient pour un repas de paix, qu'elles désiraient prendre en commun afin de cimenter leur union. Ce jour-là, Francke trouva une saveur toute particulière à son frugal dîner.

Si la porte s'ouvrait toute grande à l'activité bénie du pasteur de Glaucha, ce dernier ne tarda pas à se rendre compte de la grandeur de sa tâche. La plupart de ses paroissiens vivaient dans une complète ignorance des choses de Dieu, ne sachant pas même ce qu'était la repentance. Partout régnaient les ténèbres et le péché. La conscience de Francke ne lui permettait pas d'admettre à la sainte cène des personnes qui lui en parais-

saient indignes, mais il souffrait de devoir les en exclure.

Le pasteur commença par remplacer les services du dimanche après-midi par un catéchisme pour la jeunesse. Au début, il fut obligé d'avoir recours à des étudiants pour obtenir la tranquillité ; les enfants oubliaient trop souvent qu'ils étaient dans la maison de Dieu et faisaient toutes sortes de niches à leurs camarades. Peu à peu le calme s'établit, et la surveillance devint inutile ; les parents prirent l'habitude d'accompagner leurs enfants et d'assister au catéchisme ; d'autres adultes les suivirent, qui ne craignaient pas de répondre aux questions du pasteur tout comme des écoliers.

Un dimanche après-midi, deux hommes, au sortir du catéchisme, suivaient le chemin qui mène aux champs.

— C'est étrange ; disait l'un d'eux, par sa seule influence notre pasteur est parvenu en peu de mois à établir une discipline que ni les autorités, ni la commission scolaire, ni les maîtres avec leur système d'amendes et de punitions n'ont pu obtenir. Glaucha est véritablement transformé. Jusqu'ici on ne sentait pas sa vie en sûreté avec ces mauvais garnements qui, en sortant de l'école, jouaient toutes sortes de tours aux passants, volaient des fruits dans les vergers et ne faisaient que des sottises dans la rue. Maintenant tout se passe avec ordre et convenance. On peut dire que notre pasteur est un homme incomparable. Pourvu qu'on nous le laisse !

— Que voulez-vous dire, ami Link ? s'écria l'autre homme.

— Ne savez-vous pas que les pasteurs de Halle ne peuvent souffrir Francke?

— Cela importe peu. Ils n'ont pas voix au chapitre dans notre faubourg.

— Qui sait? On a déjà chassé Francke de deux autres postes sous prétexte qu'il était piétiste et suscitait des troubles.

— Est-ce susciter des troubles que d'éveiller dans les âmes la soif de la Parole de Dieu et de les tirer de leur profond sommeil?

A ce moment un pas précipité se fit entendre.

— Attendez-moi, camarades, cria une voix.

Et un homme les rejoignit, le visage rouge et boursoufflé, essuyant son front couvert de sueur.

— Ah! c'est vous, monsieur le chantre! Que vous est-il arrivé? Vous paraissez bien surexcité!

— Le moyen de ne pas s'échauffer! Ah! ce misérable pasteur....

— Au nom de Dieu, que se passe-t-il, monsieur Bude? Est-ce de notre pasteur que vous parlez ainsi?

— Vous êtes sans doute des brebis de son troupeau? C'est qu'il s'entend à flatter les gens qui lui plaisent! Mais, prenez garde! c'est un loup en habits de berger. Savez-vous ce qu'il m'a fait? Ce matin je désirais communier. Le pasteur me l'a interdit. Pourquoi? Lorsque je suis allé lui parler [1], il m'a énuméré tous mes péchés, comme si j'étais le plus grand criminel de la terre! Et tout cela parce que, le soir du Vendredi saint, je suis

[1] Les luthériens admettent une sorte de confession avant la sainte cène.

resté à boire avec des amis, parce que j'aime à jouer aux cartes et que je sens le tabac! Il voudrait me faire renoncer à mes seuls plaisirs, afin dit-il, de chasser Satan de mon cœur. C'est une injure dont je saurai me venger. Attends seulement, pharisien, tu me le payeras.

Le chantre Bude s'attendait à être approuvé par ses deux interlocuteurs ; mais, comme ceux-ci se taisaient et détournaient la tête avec embarras, il les quitta brusquement et s'éloigna en jurant.

— Que pensez-vous de cette affaire? demanda l'un des hommes.

— Grossier ivrogne! exclama l'autre. Il a enfin trouvé son maître. C'est heureux qu'on ait mis fin au scandale qu'il donne à la paroisse depuis des années. Le pasteur Francke était l'homme pour cela, car il ne craint rien.

Lorsqu'on apprit à Glaucha qu'il avait refusé la communion au chantre, plusieurs personnes furent indignées, car Bude prétendit que son tabac était seul en cause ; d'autres prirent parti pour le pasteur, la conduite immorale du chantre étant connue de tout le monde. Le bruit de cette affaire parvint en ville. Les pasteurs, toujours jaloux de leur collègue, profitèrent de l'occasion pour l'attaquer, et, le dimanche suivant, les chaires de Halle retentirent d'allusions à l'orgueil effréné de celui qui voulait s'ériger en maître, au lieu d'être le serviteur de l'Eglise. Francke était si clairement visé dans ces discours que tout le monde comprit qu'il s'agissait de lui; mais il ne s'en inquiéta nullement, ayant la certitude d'avoir agi selon sa conscience. L'affaire étant venue devant le Consistoire, celui-ci ne put autrement que

lui donner raison, et le chantre aurait été destitué si Franke n'avait intercédé en sa faveur.

Quelque temps après, ce même chantre Bude entra dans le cabinet de travail du pasteur, en s'inclinant respectueusement et tenant les yeux baissés. Il paraissait si embarrassé qu'il fallut une invitation réitérée de Francke pour le décider à parler.

— Monsieur le pasteur, dit-il, j'ai honte de paraître devant vous, car je ne suis pas digne d'entrer sous votre toit. J'ai péché contre vous, je vous ai méchamment calomnié, je le reconnais avec douleur. Je vous ai maudit et vous m'avez béni, vous m'avez rendu le bien pour le mal et amassé des charbons ardents sur la tête. Je sais que c'est à vous que je dois d'avoir conservé ma place. Et si, maintenant, je me repens et, si je sens mon péché, c'est encore à vous que j'en suis redevable. Monsieur le pasteur, voulez-vous m'aider à commencer une vie nouvelle ?

Il y avait dans ces paroles un tel accent de sincérité que Francke en fut ému ; il tendit la main au chantre et s'entretint un moment affectueusement avec lui. Lorsqu'il se retrouva seul, le cœur débordant de reconnaissance, il bénit Dieu pour cette nouvelle victoire.

CHAPITRE V

Le docteur Stryk.

L'électeur de Brandebourg, dans le gouvernement duquel se trouvait la ville de Halle, résidait habituellement à Berlin, et c'est de là qu'il dirigeait les affaires. Il avait récemment fondé l'université de Halle et attachait un grand prix à sa prospérité. Un matin, il fit appeler son ministre Drankelmann.

— Est-il vrai, lui demanda-t-il, que le Dr Stryk refuse la place que je lui ai fait offrir à l'université ?

— Ce n'est que trop exact, Votre Majesté, et j'en suis la cause involontaire, répondit le ministre.

— Que voulez-vous dire, Drankelmann ?

— Votre Altesse doit se souvenir que c'est moi qui l'ai engagée à nommer Francke professeur de langues anciennes à l'université.

— Sans doute, et je regarde ce choix comme excellent.

— Le Dr Francke est certainement un homme distingué et un esprit supérieur. Cependant sa présence à Halle y a déjà suscité beaucoup d'agitation et même d'opposition. C'est lui qui est la cause du refus du Dr Stryk.

— Comment donc ? demanda l'électeur d'un ton mécontent.

— Stryk a les piétistes en horreur ; or, comme il sait que Francke est un ami de Spener et par conséquent des

piétistes, il a déclaré qu'il n'irait pas à Halle aussi longtemps que Francke y occuperait une chaire.

L'électeur passa la main sur son front d'un air ennuyé.

— Quelle affaire désagréable ! s'écria-t-il. Drankelmann, je vous confie le soin de tout arranger. Il me faut Stryk comme professeur de droit, mais je tiens à conserver Francke.

En conséquence, le ministre écrivit au Dr Stryk pour le presser d'accepter la place, lui parlant du prix que l'électeur attachait à son enseignement et l'assurant qu'il lui serait facile de vivre en bonne harmonie avec Francke. La réponse ne se fit pas attendre. Stryk refusait.

Trois jours après, un pli muni du sceau officiel arriva à la cure de Glaucha. Il contenait une lettre très obligeante du ministre, qui offrait à Francke le choix entre plusieurs places de pasteur dans des conditions avantageuses.

Celui-ci, dans l'ignorance de ce qui s'était passé entre l'électeur et son ministre et ne comprenant pas dans quel but on voulait l'enlever à son champ de travail au moment où la semence commençait à y germer, exposa l'affaire à Dieu. Puis il écrivit à Drankelmann qu'il ne pouvait accepter les postes qu'on lui offrait, sa conscience ne lui permettant pas de quitter une Eglise où tout lui faisait espérer une riche moisson.

Drankelmann se présenta devant l'électeur avec un air soucieux.

— L'affaire se complique, dit-il. Francke ne veut pas quitter Halle et Stryk ne veut pas l'avoir pour collègue;

de plus, le roi de Danemark a offert au professeur Stryk une place bien rémunérée.

En entendant ces mots, l'électeur frappa du pied et saisit le pommeau de son épée.

— Comment ce pasteur ose-t-il s'opposer aux ordres de son supérieur ? Drankelmann, vous ne reparaîtrez devant moi que lorsque cette affaire sera arrangée à mon entière satisfaction. Vous avez le champ libre.

Le ministre se retira, murmurant à part lui : « Quelle tête dure a ce pasteur !... Affaire désagréable ;... il nous faut Stryk,... pourquoi ménager Francke ? »

La lettre que Drankelmann écrivit ce jour-là au pasteur de Glaucha ne ressemblait point à la première. En quelques mots secs et péremptoires, Francke était menacé de destitution, s'il ne se retirait pas de son plein gré. Un homme qui osait résister à ses supérieurs ne méritait pas de ménagements.

Chose singulière ! si la première lettre, toute bienveillante et amicale, de Drankelmann avait troublé Francke, sa missive sèche et menaçante le laissa parfaitement calme. Son regard brillait d'une sainte assurance, tandis qu'il écrivit au ministre :

« Malgré mon désir d'obéir à mon souverain terrestre, il me serait impossible d'abandonner sans douleur et sans scrupule de conscience une Eglise où j'ai été appelé par la providence divine ; car j'ai la conviction que c'est Dieu qui m'a conduit à Halle et qui fait reposer sa bénédiction sur mon ministère. Désirant rester fidèle à l'appel d'en haut et ne pas désobéir à mon divin Roi, je ne quitterai pas volontairement mon poste. Si j'ai com-

mis quelque acte digne de répréhension, je demande à en être instruit et puni en conséquence. Si l'on me destitue, je me soumettrai; je suis prêt à souffrir à Halle les mêmes persécutions que j'ai subies à Erfurt. »

Tandis que l'électeur lisait cette lettre en présence de son ministre, ses yeux lançaient des éclairs et son front se plissait. Il posa le papier, puis le reprit et le lut une seconde fois lentement. Drankelmann s'attendait à la condamnation immédiate du pasteur opiniâtre. Mais tout à coup l'expression de l'électeur changea et il s'écra :

— Francke restera à Halle. C'est un chevalier sans peur et sans reproche, qui mérite le respect. Je voudrais avoir beaucoup d'hommes comme lui dans mes Etats. On ne touchera pas à un seul cheveu de sa tête. Vous l'entendez, Drankelmann? Mais il me faut aussi le Dr Stryk. Pourquoi refuse-t-il d'aller à Halle? parce que Francke est piétiste? que ne puis-je compter un grand nombre de piétistes parmi mes sujets! Stryk ne le connaît pas. Ecrivez-lui qu'il ne doit point redouter de l'avoir pour collègue. Dites-lui que c'est moi, l'électeur de Brandebourg, qui l'affirme et qu'il peut se fier à ma parole.

Le ministre écrivit. Stryk, renonçant à ses préventions, consentit à s'établir à Halle comme professeur sans que Franke fût obligé d'abandonner son Eglise. On sut plus tard que c'était un ancien antagoniste de ce pasteur, devenu chambellan, qui avait excité Drankelmann contre lui.

Peu de jours après, Roth, pasteur à Halle, et Schrader, conseiller de paroisse et prédicateur à la cathédrale de cette ville, s'entretenaient ensemble au sujet de Francke,

contre lequel tous deux étaient animés d'une violente haine.

— Mauvaise nouvelle, monsieur le conseiller, dit Roth. Je viens d'apprendre, par une personne bien informée, que le Dr Stryk a accepté de venir à Halle lors même que Francke garde sa place.

— Serait-ce possible ? s'écria Schrader. Alors il ne nous reste qu'à faire nos paquets.

En disant ces mots, Schrader fit une mine piteuse.

— Malheur à ce sournois, à ce rêveur, à ce mystique ! s'écria le pasteur Roth d'un air menaçant. Quoique je sois assuré de trouver une place avantageuse à Leipzig, je ne quitterai point Halle avant d'avoir préparé à Francke une seconde édition de la tragédie d'Erfurt. J'ai déjà attaqué, du haut de la chaire, les piétistes et les pharisiens ; mais, prêchant le plus souvent devant des bancs vides, cela n'a pas servi à grand'chose. Il me reste encore un moyen.

— Lequel ? demanda le conseiller avec anxiété.

— A l'aide d'un faux frère, je suis parvenu à assister, sans être vu, à un conventicule de piétistes. Je les ai entendus accuser l'Eglise d'être une Babylone et les pasteurs des mercenaires ; selon eux, les piétistes sont les seuls élus en qui Dieu prenne plaisir et auxquels il se révèle. Je sortis tout à coup de ma cachette et, au grand effroi de l'assemblée, je déclarai que je porterais plainte contre ces réunions et contre la doctrine qui y est prêchée. Il me semble que nous avons là une fameuse arme contre Francke et que nous devons nous en servir.

Schrader secoua la tête.

— Peut-être, si Francke avait pris part à ce conventicule, aurions-nous pu l'accuser devant le Consistoire, qui, du reste, vous le savez, lui est favorable. Puisqu'il n'y était pas, ce serait inutile.

Les yeux de Roth brillèrent de méchanceté derrière ses épais sourcils. Il reprit au bout d'un moment :

— Pourquoi Francke a-t-il des réunions de prière le soir dans sa maison ? pourquoi réunit-il hommes et femmes à la pâle lueur des chandelles ? tout cela est-il convenable ? Je compte l'attaquer sur ce sujet du haut de la chaire dimanche prochain et je le ferai assez clairement pour qu'il soit obligé de sortir de son mutisme et de se défendre; mais il ne faut pas que je sois seul à partir en guerre. Il faut que dans toutes les églises un cri de détresse retentisse en faveur de la religion menacée.

Là-dessus, le pasteur Roth partit à grandes enjambées.

Schrader le suivit des yeux : « C'est un vrai volcan, murmura-t-il. Puisse la lave qu'il répand engloutir enfin cette secte exécrée ! si seulement nous pouvions nous débarrasser de Francke ! »

Peu de jours après cet entretien, Halle était en insurrection. Dans les rues, au cabaret, à la table de famille, partout on ne s'entretenait que d'un seul sujet. Car le dimanche matin, dans leur prédication, tous les pasteurs de la ville avaient attaqué le piétisme, visant les pasteurs Francke et Breithaupt d'une manière évidente et les accusant de détruire la vigne du Seigneur. La population était partagée en deux camps, les uns

pour Francke, les autres contre lui. On en venait à négliger les affaires les plus urgentes, et les journées se passaient en discussions.

Francke et Breithaupt qui, jusqu'alors, avaient dédaigné de répondre à des attaques indirectes, crurent de leur devoir de se défendre, et le Dr Spener, apprenant ce qui se passait à Halle, leur conseilla de s'adresser au gouvernement et de demander une enquête.

Ils suivirent son avis et bientôt une commission, présidée par le chancelier de Seckendorf, arriva à Halle pour juger le différend. La présence du comte de Seckendorf, homme pieux et bien disposé pour les piétistes, faisait pressentir quel serait le résultat de l'enquête. Avant que la commission se fût réunie, le chancelier se rendit auprès de Francke.

— Je suis très peiné, cher professeur, de venir ici en juge, dit-il, quoique je sois persuadé que l'enquête tournera à votre honneur. Cependant vos adversaires ne présentent pas moins de vingt-six articles d'accusation contre vous. Il est un point, le plus important, à ce qu'il me paraît, sur lequel je vous conseille de céder. Je veux parler des réunions de prière qui ont lieu de nuit dans votre maison et qui excitent l'indignation des pasteurs de Halle. Vous devriez y renoncer.

Francke regarda le chancelier avec un douloureux étonnement.

— Je suis très reconnaissant, monsieur le chancelier, dit-il, de l'honneur que vous me faites en venant me voir et je respecte l'intention qui vous dicte ce conseil. Aussi m'est-il doublement pénible de ne pouvoir le

suivre. Quand je suis arrivé à Glaucha, j'ai trouvé une paroisse inculte, irréligieuse, on pourrait dire sauvage, et j'ai commencé mon œuvre au milieu d'elle avec crainte et hésitation, pensant que j'userais mes forces en vain. Je ne tardai pas à me rendre compte que, du haut de la chaire, je n'atteindrais jamais ces cœurs durs et fermés et qu'il fallait me rapprocher d'eux et me mettre à leur portée. Dans ce but, j'établis un catéchisme pour la jeunesse à l'église et des réunions de prière le soir à la cure. C'est alors que j'ai vu luire la première étincelle des bénédictions que Dieu m'a accordées. Devrais-je éteindre cette étincelle, monsieur le chancelier ? Ne serait-ce pas fouler aux pieds la grâce de Dieu ? Toutefois, si la haute commission juge à propos d'interdire ces réunions de prière, je me soumettrai à son arrêt, mais non sans douleur.

Francke se tut et, dans une prière silencieuse, il exposa à Dieu son angoisse.

Le chancelier, qui l'observait attentivement depuis un moment, dit tout à coup :

— Vous placez donc cette affaire sur ma conscience ?

— Entièrement, répondit Francke d'un ton ferme, je vous en laisse la responsabilité.

Il y eut un silence. Puis le comte de Seckendorf, reprenant la parole, dit d'un ton amical :

— Vous avez raison, monsieur le pasteur, et je retire mon conseil, non complètement, toutefois, car il y a un moyen de satisfaire chacun. Transportez vos réunions de prière à l'église, alors il n'y aura plus matière à accusation.

— Votre conseil est excellent, monsieur le chancelier, s'écria Francke tout joyeux, et dorénavant j'aurai des réunions de prière à l'église, non seulement le soir, mais aussi le matin.

Le chancelier tendit la main au pasteur.

— Le point principal étant réglé, dit-il, les autres accusations tomberont d'elles-mêmes.

Puis les deux chrétiens s'entretinrent longtemps ensemble, oubliant que la commission réunie attendait son président. Avant de s'éloigner, celui-ci dit à Francke :

— C'est à contre-cœur que j'avais accepté cette mission; mais maintenant je l'achèverai avec joie, car c'est grâce à elle que j'ai fait la connaissance d'un homme qui, s'il n'est pas encore un saint dans le royaume de Dieu, est bien près de le devenir. Nous aurons en vous un second Spener et je crois que le disciple dépassera le maître.

Tous les pasteurs de Halle comparurent devant la commission, sauf Schrader et Roth, les instigateurs du trouble, qui avaient quitté précipitamment la ville afin de ne pas avoir à répondre de leurs calomnieuses accusations. A la fin de la séance, qui avait duré quatre heures, les pasteurs se tendirent tous la main. Breithaupt et Francke déclarèrent qu'ils n'avaient nullement eu l'intention de jeter du blâme sur leurs collègues; ils prièrent instamment ceux-ci de ne plus attiser la haine du peuple par leurs discours et les conjurèrent de prêcher l'Evangile, la justification par la foi, afin d'amener les âmes au Sauveur.

Le dimanche suivant, une déclaration de paix fut lue

du haut des chaires et le calme se rétablit peu à peu dans les esprits ; cependant, quoique les pasteurs de la ville cessassent d'attaquer ouvertement les piétistes, ils ne renoncèrent pas à leur animosité et, chaque fois que l'occasion s'en présenta, ils ne se firent pas faute de dire du mal de Francke. Sans s'en préoccuper, le pasteur de Glaucha se remit avec un nouveau zèle à édifier le temple de Dieu.

CHAPITRE VI

Madeleine Francke.

Toutes les portes de la cure étaient entourées de guirlandes, d'innombrables bouquets embaumaient les chambres, des couronnes étaient suspendues aux parois, et au-dessus de la porte de la maison se lisait en gros caractères : *L'Eternel bénisse ton entrée.* Les habitants de Glaucha avaient tenu à orner la maison du pasteur pour l'arrivée de sa jeune femme et des dons de toute nature avaient afflué à la cure : provisions de ménage, meubles, ustensiles divers.

Le chantre Bude examinait d'un air satisfait les préparatifs qu'il avait dirigés, tout en répondant aux questions que deux femmes de la paroisse lui posaient sur le mariage du pasteur.

— C'est une jeune fille de famille noble, disait-il, mais elle est loin d'avoir hérité de l'orgueil de sa race. Ses frères et son tuteur se sont opposés de tout leur

pouvoir à son mariage, mais elle leur a résisté et son cœur a prévalu sur leurs préjugés.

— L'avez-vous vue ? demanda l'une des femmes.

— Non, mais notre pasteur m'a souvent parlé d'elle. Mlle Madeleine de Wurm est une jeune fille pieuse, pleine de zèle pour gagner les âmes au Sauveur. C'est ce qui l'a mise en rapport avec le pasteur et a occasionné un échange de lettres entre eux, car ils n'ont appris à se connaître que par correspondance et ils se sont fiancés sans s'être jamais vus. Ce n'est que tout dernièrement qu'ils se sont rencontrés à un baptême.

Comme il parlait encore, un homme de haute taille, à l'extérieur distingué, entra, suivi de porteurs qui déposèrent sur la table deux lourds chandeliers en argent, un service à thé également en argent et une Bible de luxe avec fermoirs. Le visiteur regarda autour de lui et admira les fleurs et les cadeaux.

— Comme tout cela est bien arrangé ! dit-il. On voit que le pasteur est aimé dans sa paroisse. J'ai désiré apporter aussi mon offrande, ajouta-t-il en indiquant l'argenterie et la Bible. Monsieur le chantre, je tiens à ce que le pasteur ignore le nom du donateur. Je compte sur votre discrétion.

Lorsque l'étranger se fut éloigné, les femmes, qui s'étaient retirées au fond de la chambre, s'avancèrent :

— Qui est-ce ? demandèrent-elles.

Le chantre parut ne pas entendre leur question ; il murmura à part lui d'une voix émue : « Je lui donnerai son partage parmi les grands ; il partagera le butin avec les puissants. »

— Que voulez-vous dire? Comment s'appelle ce monsieur? répéta l'une des femmes.

— Vous ne le connaissez pas! s'écria le chantre. C'est l'homme qui voulait faire chasser notre pasteur de Glaucha, c'est celui qui avait déclaré qu'il ne viendrait à Halle qu'après le départ de Francke.

— Le professeur Stryk! s'exclamèrent les deux femmes.

— Lui-même! reprit Bude. Son inimitié n'a pas tardé à se transformer en amitié. La première fois qu'il vint à l'église, il se plaça derrière une colonne afin de ne pas être vu; il revint le dimanche suivant et, dès lors, il ne manque pas une prédication, occupant, ainsi que sa femme, une place en évidence.

A ce moment, un chant joyeux retentit dans le lointain, et une voiture apparut, bientôt suivie d'un long cortège d'enfants en robes blanches, une couronne sur la tête et des bouquets à la main, chantant un cantique de bienvenue. Une foule nombreuse se rassembla aussitôt devant la cure, les yeux de tous dirigés avec une ardente curiosité vers la voiture. A côté du pasteur se trouvait sa jeune femme, belle et gracieuse comme un matin de mai, saluant de côté et d'autre, des yeux et de la main, et si émue de l'accueil qu'on lui faisait qu'elle ne pouvait retenir ses larmes. Lorsqu'elle regarda son époux, dont le silence l'étonnait, elle vit que sa figure était aussi inondée de larmes. Descendu de voiture, Francke ouvrit la bouche, mais, au lieu de s'adresser aux hommes, il bénit Dieu qui lui faisait rencontrer tant d'amour chez les membres de son troupeau. Et lorsque,

entré dans la maison, il vit les fleurs, les guirlandes et tous les cadeaux, il éleva les mains en haut et s'écria : « Seigneur, je suis trop petit au prix de toutes les gratuités dont tu as usé envers ton serviteur. » Puis il pria. Et les assistants écoutèrent sa prière avec recueillement, trouvant tout naturel que le pasteur bénît Dieu avant de les remercier.

CHAPITRE VII

Les pauvres.

— As-tu fini de préparer tes portions, chère femme? demanda Francke un matin en entrant à la cuisine, où Madeleine était en train de couper des morceaux de pain d'égale grandeur.

— Les pauvres sont-ils déjà venus ?

— Oui, il y en a plus encore que la dernière fois. La misère paraît augmenter. Je me demande ce que nous pourrions faire pour ces pauvres gens. Le pain que nous leur donnons ne suffit que pour le moment présent : il faudrait attaquer le mal à sa racine. Le psalmiste dit : « Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité mendiant son pain. » Certainement, lorsqu'il y a de la piété dans une famille, le pain ne doit pas y manquer. Il faudrait nourrir ces indigents du vrai pain de vie et éveiller en eux la soif de la vérité. Je ne veux plus leur donner seulement à manger ; mais dorénavant je m'adresserai à leur cœur. Du reste, je ne pourrais continuer

longtemps à subvenir à leurs besoins, car mon traitement n'y suffirait pas.

A ce moment, on entendit un tumulte devant la maison.

— Quelle impatience ! s'écria Francke. Ils oublient qu'ils sont des mendiants ; ils ne demandent pas, ils commandent.

Cependant Madeleine ayant achevé ses portions, elle s'avança avec son époux vers les pauvres gens. Ceux-ci tendaient déjà leurs mains pour prendre le pain, lorsque Francke leur fit signe d'attendre.

— Mes amis, dit-il, avant de vous donner la nourriture que vous réclamez, je veux vous rappeler que l'homme ne doit pas vivre de pain seulement, mais de ce qui sort de la bouche de Dieu et que nous devons chercher en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice, après quoi les autres choses nous seront données par-dessus. Mais sont-ils nombreux parmi vous ceux qui agissent d'après ces préceptes divins ? Y en a-t-il un seul qui aille à l'église entendre prêcher l'Evangile ? Que ceux qui peuvent répondre affirmativement lèvent la main.

Personne ne bougea. Francke se tourna vers un des hommes les plus rapprochés.

— Mon ami, lui dit-il, pourquoi n'attachez-vous pas plus de prix à la Parole de Dieu ?

Le mendiant indiqua du regard ses vêtements sales et déchirés :

— Monsieur le pasteur, murmura-t-il, je ne possède que ces guenilles.

— C'est triste, reprit Francke. Je ne vous demanderai pas comment vous êtes tombé si bas. Je veux seulement

Francke reçoit les mendiants.

vous rappeler que Dieu regarde au cœur et non à l'extérieur. Ceux qui venaient au Sauveur n'étaient pas vêtus de pourpre et d'habits somptueux. Pourquoi venaient-ils à lui ? Parce que leur âme soupirait après le salut. Oh !

s'il pouvait en être de même ici, à Glaucha ! — Mes amis, poursuivit-il, je vous viendrai en aide. Si vous n'osez pas aller à l'église, je vous expliquerai la Parole de Dieu ici même ; je donnerai du pain à vos âmes en même temps qu'à vos corps.

Puis, se tournant vers les enfants :

— Et vous, que faites-vous ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas à l'école ? Vous commencez à fainéanter dès votre jeune âge et vous n'apprenez rien, ni pour cette vie, ni pour celle qui est à venir. — Toi, mon ami, sais-tu ce qu'est le catéchisme ? demanda-t-il à un petit garçon.

L'enfant baissa les yeux avec embarras, et ses camarades suivirent son exemple. Un seul murmura que le catéchisme était un petit livre avec un portrait à la première page.

— De qui est le portrait ?

— De M. le conseiller.

Francke ne put réprimer un sourire en se rappelant que le conseiller de Glaucha avait quelque ressemblance avec Luther, l'auteur du petit catéchisme.

Il poursuivit son interrogatoire :

— Combien y a-t-il de commandements ?

— Dix, répondirent plusieurs voix en même temps.

— C'est bien. Qui a donné ces commandements ?

— Adam.

Le pasteur soupira.

— Comment s'appelle le Sauveur ? demanda-t-il encore.

— Jésus-Christ.

— D'où est-il venu ?

— Du ciel, répondit une petite fille.

— De qui était-il fils ?

— De Ponce Pilate.

Francke se détourna avec tristesse.

— Donne-leur ce que tu as préparé, chère Madeleine, dit-il à sa femme.

Puis s'adressant aux mendiants :

— Je vous le répète, mes pauvres amis, dorénavant je ne vous donnerai de pain qu'après vous avoir parlé de ce qui regarde le salut de vos âmes. J'aurai de la patience avec vous et je vous demande en retour de prêter attention à mes enseignements.

Les mendiants s'éloignèrent silencieusement.

— Reviendront-ils jeudi prochain ? demanda Madeleine en les suivant des yeux.

— Espérons-le, répondit son mari.

Et il se rendit pour son cours à l'université.

Le jeudi suivant, la cour se remplit de nouveau d'un grand nombre de pauvres. Francke commença son instruction en leur expliquant le catéchisme. Sa femme ne se lassait pas d'admirer le talent avec lequel il savait se mettre à la portée de ses auditeurs et la patience avec laquelle il supportait leurs stupides réponses. Elle devait apprendre à connaître de plus en plus les richesses de ce cœur débordant d'amour ; elle devait voir des choses de plus en plus grandes.

— Ce ne sont que les plus hardis d'entre les indigents qui viennent ici, dit Francke un jeudi à sa femme, après avoir congédié son auditoire. Que doit-il en être des autres ? car la misère est grande dans la paroisse.

J'ai souvent souhaité de pouvoir, comme les anges de Dieu, venir en aide aux malheureux, calmer leurs souffrances, sécher leurs larmes. Mais ce souhait est coupable. Dieu m'a fait pauvre et ce serait m'en prendre à lui que de me plaindre. Je dois, au contraire, imiter l'apôtre et, quoique pauvre, « enrichir plusieurs. » Ce que nous n'avons pas, Madeleine, d'autres le possèdent; demandons pour les pauvres; les riches n'attendent peut-être que cela pour donner. J'ai déjà chargé quelques étudiants de présenter une tirelire dans des familles aisées ; j'ai aussi annoncé que l'argent recueilli à la sortie de l'église servirait à payer l'écolage d'enfants pauvres.

A ce moment un étudiant arriva, apportant le produit de sa collecte.

— Vous voyez, monsieur le professeur, que je n'ai pas fait une course inutile, dit-il, et plusieurs personnes m'ont promis leur cotisation régulière.

En disant ces mots, le jeune homme vida la monnaie de sa tirelire et compta à peu près un demi-écu.

Francke se tourna vers sa femme.

— C'est à toi maintenant de découvrir les pauvres honteux, dit-il. Les femmes s'y entendent mieux que les hommes.

— Tu me diras comment je dois m'y prendre, répondit Madeleine en posant doucement la main sur celle de son mari. Je suis ton aide et je demande à Dieu de pouvoir travailler avec toi à l'avancement de son règne.

Peu de semaines après cet entretien, Madeleine, qui n'était point restée oisive, épanchait ses plaintes auprès de son mari.

— C'est très décourageant, disait-elle. Le zèle de plusieurs se refroidit ; les tirelires ne rapportent plus que fort peu d'argent. Ce qui est plus triste encore, c'est de voir les pauvres abuser des biens qu'on leur donne. Hier j'ai visité cinq familles qui n'envoient pas leurs enfants à l'école ; elles ont reçu l'argent pour payer l'écolage, mais l'ont employé à autre chose. Comment fais-tu pour conserver si bon courage malgré tes douloureuses expériences et malgré l'ingratitude que tu rencontres souvent ?

Francke caressa amicalement la main de sa femme.

— Chère Madeleine, dit-il, si nous pensions à la patience dont le Seigneur use à notre égard et à l'ingratitude dont nous payons souvent ses bienfaits, nous apprendrions à être patients envers notre prochain. Quant à nos collectes, si elles rapportent moins, la faute en est peut-être à moi qui ne sais pas bien m'y prendre. Lorsqu'un moyen ne réussit pas, il faut en essayer un autre.

Lorsque sa femme se fut éloignée, Francke s'assit devant sa table et ouvrit la Bible. Ses yeux tombèrent sur ce passage : « Dieu est puissant pour vous combler de toutes sortes de grâces, afin que, ayant toujours tout ce qui vous est nécessaire, vous abondiez en toutes sortes de bonnes œuvres. »

« Comment cela peut-il se faire ? murmura Francke. Oh ! si j'avais de l'argent, combien je serais heureux de venir en aide à ceux qui sont dans le besoin ! »

A ce moment on lui apporta une lettre.

« De mon ami de Magdebourg ! s'écria-t-il tout

joyeux. Que je suis aise d'avoir de ses nouvelles! »

Mais, tandis qu'il lisait, son front s'assombrit.

« Pauvre ami! dit-il. Tu ne sais où trouver du pain pour les tiens et tu viens frapper à la porte d'un homme tout aussi dénué de ressources. Oh! comment faire pour te tirer de détresse? »

Il se leva et arpenta sa chambre en proie à un grand trouble intérieur. Puis il prit sa Bible et relut le passage de l'épître aux Corinthiens, comme s'il voulait en scruter chaque mot; bientôt sa méditation se changea en prière.

« Seigneur! disait-il, ouvre mon entendement, afin que je comprenne ta Parole. Comment puis-je devenir riche en bonnes œuvres? Tu le vois, je suis pauvre, je n'ai rien et je voudrais venir en aide à mon ami. O Dieu puissant! à toi tout est possible, montre-moi le chemin que je dois suivre. Oh! viens à mon secours! »

Il demeura longtemps dans l'attitude de la prière, et, quand il se releva, une pensée venait de surgir dans son esprit, sans doute en réponse à sa demande.

Quelques jours après avoir reçu la lettre de son ami, comme Francke, en sortant de table, se retirait dans son cabinet de travail, sa femme chercha à le retenir.

— Pourquoi ne t'accordes-tu plus un instant de repos? demanda-t-elle. Tu sais que cela t'est nécessaire et que tu as été malade l'automne dernier pour avoir travaillé au delà de tes forces.

— Ne t'inquiète pas, chère femme, répondit-il d'un ton affectueux. C'est Dieu qui m'a inspiré ce que je dois faire; aussi je suis assuré qu'il me donnera la force

de l'accomplir. Laisse-moi mon secret, ma bien-aimée.

Et il sortit, après avoir serré tendrement la main de Madeleine.

Or voici quelle était la nouvelle entreprise de Francke. Tous les instants qui n'étaient pas réclamés par l'œuvre de sa vocation, les moments pendant lesquels il prenait précédemment un repos bien mérité, il les passait maintenant à sa table à écrire; et bientôt il put envoyer à l'imprimerie un manuscrit qui parut par livraisons et qui avait pour titre : *Explications et applications édifiantes de quelques passages des saintes Ecritures.*

Cette publication, généralement bien accueillie, rapporta à son auteur une jolie somme d'argent, qu'il envoya intégralement à son ami ; la réponse de celui-ci débordait de joie et de reconnaissance. Après l'avoir lue, Francke tomba à genoux et de son cœur s'éleva cette action de grâce :

« Je te loue, mon Seigneur et mon Dieu, de ce que tu m'as ouvert les yeux et fait comprendre que toi seul peux me rendre riche en bonnes œuvres. C'est par ta force, c'est par ta bénédiction que le sacrifice de moi-même peut être utile à mon prochain. Tu es le Dieu éternellement fidèle. Je veux sans cesse espérer en toi et mettre en toi ma confiance entière. »

CHAPITRE VIII

L'homme aux grelots.

Sur les bords de la Saale, à une certaine distance de Halle, se trouvait une hutte délabrée et misérable ; la cheminée tombait en ruines et les petites fenêtres étaient toutes sales et brisées. Cette masure était habitée depuis six ans par un individu mal famé que chacun fuyait et redoutait. Pourquoi l'avait-on surnommé « l'homme aux grelots ? » nul n'aurait pu le dire. Il avait eu dans sa jeunesse une passion pour les jeux de cartes ; maintenant il ne jouait plus, non qu'il eût honte de ce vice, mais parce qu'il en avait un autre qui le possédait entièrement : il était presque toujours ivre et l'eau-de-vie lui tenait lieu de nourriture. Quand il s'avançait en titubant le long de la route, les gens se sauvaient effrayés. Jamais on ne lui refusait l'aumône, de peur d'attirer sa vengeance. On l'accusait de tous les vols et assassinats commis dans la contrée ; mais on n'avait jamais pu le prendre sur le fait, ni fournir de preuves positives contre lui. Bien des personnes le croyaient en communication avec le Malin esprit.

Cet homme avait connu de meilleurs jours. Il avait possédé une brave femme et plusieurs enfants ; il avait eu une maison à lui, un jardin et des champs. Mais des épreuves successives l'avaient accablé : en peu de jours, il avait perdu sa femme et tous ses enfants ; en même temps, ses récoltes avaient manqué, des étrangers

l'avaient trompé, et un jour il s'était vu dépouillé de tout. C'est alors que, désespéré, il s'était mis à boire: descendant de plus en plus la pente du vice, il en vint à s'approprier le bien d'autrui et à terroriser la contrée.

On peut donc se représenter l'étonnement des habitants de Halle, lorsqu'ils apprirent que l'homme aux grelots était venu de lui-même se constituer prisonnier, avouer ses méfaits et demander à être jugé et puni. Etait-on revenu au temps des miracles? Comment un pareil changement avait-il pu s'accomplir en cet homme?

Voici ce qui s'était passé. Un jour que l'homme aux grelots, faible et malade, était resté étendu sur sa botte de paille, le pasteur de Glaucha avait pénétré dans la demeure délabrée et avait parlé au malheureux de l'amour de Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Au premier abord, le misérable voulut se jeter sur le pasteur pour le tuer ; mais, son bras affaibli ne le lui ayant pas permis, il l'injuria et lui montra la porte. Le pasteur resta et même il revint les jours suivants, ne cessant de parler au misérable de l'amour du Sauveur, qui peut laver même les péchés rouges de sang. Un matin, Francke trouva l'homme aux grelots accroupi dans un coin de sa hutte, la tête cachée dans ses mains, tremblant de tout son corps.

— N'entrez pas, cria-t-il, je ne suis pas digne que vous approchiez de moi. Je suis un misérable.

Et, sortant en courant de sa demeure, il alla se livrer aux juges et confesser ses crimes dans l'espoir de retrouver la paix de sa conscience. Ce miracle, c'était l'amour du pasteur de Glaucha qui l'avait accompli.

CHAPITRE IX

L'école gratuite.

— Anna, quelle est cette femme qui sort du bureau du pasteur ? demanda Freylingshausen, le suffragant de Francke, à la domestique occupée à l'entrée de la maison.

— Je n'ai vu personne, répondit-elle.

— Le pasteur n'est pas chez lui, que pouvait y faire cette étrangère ? Peut-être apporter de l'argent pour les pauvres !

Freylingshausen se hâta d'ouvrir la tirelire. Il ne s'était pas trompé, car elle contenait 20 francs.

— De l'argent ! s'écria-t-il tout joyeux. Jusqu'à présent nous n'avions reçu que de la menue monnaie. Comme le pasteur sera content !

Dès que celui-ci fut entré, il lui tendit la tirelire en disant :

— Voyez, monsieur le pasteur, quelle riche bénédiction Dieu nous a accordée.

Les yeux de Francke s'arrêtèrent un instant sur les pièces d'argent, puis il s'écria :

— Fondons quelque chose avec ce capital. Pour commencer, établissons une école pour les enfants pauvres.

Il s'approcha de la fenêtre et s'absorba dans de profondes réflexions. Freylingshausen, n'osant l'interrompre, restait à contempler cet homme extraordinaire qui prenait ses résolutions avec la rapidité de l'éclair

et réussissait dans ses entreprises, parce qu'elles lui étaient inspirées par le Dieu avec lequel il vivait en communion constante. Cependant, était-il possible de fonder une école gratuite avec 20 francs? Cette seule pensée n'était-elle pas une extravagance? A la fin, Freylingshausen ne put s'empêcher d'en faire la remarque à haute voix.

Francke le regarda avec des yeux étonnés.

— C'est l'homme charnel qui parle par votre bouche, Freylingshausen, dit-il, comme autrefois par celle du frère de Simon Pierre, lorsqu'après avoir fait le compte des pains d'orge et des poissons, il dit au Seigneur : « Qu'est-ce que cela pour tant de gens? » Vous ignorez sans doute le nom du donateur des 20 franss, mais moi je le connais, c'est le Seigneur qui me les a envoyés par la main de cette étrangère. Je sais fort bien qu'avec 20 francs je ne puis bâtir une école. Mais croyez-vous que notre Dieu ne possède que 20 francs? L'or, l'argent, tous les trésors de la terre sont à lui. Pour les obtenir il suffit d'un seul mot, d'une prière. Je dis à Dieu : « Mon Seigneur, cela n'est pas suffisant; daigne ouvrir ta main miséricordieuse. » Jusqu'à présent, je n'ai jamais demandé en vain. Quand j'ai passé le Jourdain, — je veux dire la Saale, — je n'avais que ce bâton que vous voyez là sous l'horloge. Ai-je souffert de la faim ou du froid? Notre Père céleste ne m'a jamais laissé manquer du pain quotidien; il m'en a même accordé une si large mesure que j'ai pu en donner à ceux qui avaient faim. Quand les 20 francs seront dépensés, le Seigneur nous en enverra d'autres. C'est

pourquoi, vous irez de ce pas chez Neubauer l'étudiant et vous lui direz que je le nomme mon maître d'école avec un traitement mensuel d'un écu. Il donnera deux heures de leçon par jour; je me charge d'acheter les livres.

Avant que Freylingshausen eût le temps de répliquer, Francke était parti et il ne restait au jeune homme autre chose à faire qu'à s'acquitter de son message.

Deux heures après cette conversation, Madeleine, qui était sortie pour la première fois après plusieurs semaines de maladie, trouva, en rentrant, son mari et Anna en train de déménager les meubles d'une chambre du rez-de-chaussée.

— Que fais-tu, cher ami? demanda-t-elle.

Sans se retourner, Francke répondit :

— Une école pour les enfants pauvres.

La jeune femme parut surprise et reprit :

— Votre Révérence aime à plaisanter, elle est d'humeur joyeuse aujourd'hui.

— Ne puis-je pas me réjouir, repartit le pasteur, lorsque notre bon Dieu met une nouvelle œuvre sur mon chemin? Cette école pour les enfants pauvres est chose tout à fait sérieuse.

Et il raconta à sa femme en peu de mots comment l'idée lui en était venue ensuite du don des 20 francs. Madeleine essaya les mêmes objections que Freylingshausen, mais inutilement; ce même après-midi, elle alla avec son mari à la recherche de familles pauvres offrant de donner un enseignement gratuit à leurs enfants.

Deux jours plus tard, Neubauer ouvrait son école, après que Francke lui eut exposé ses principes et la méthode qu'il devait employer. Celui-ci, après avoir assisté à la première leçon, frappa amicalement sur l'épaule du jeune maître.

— Cela va bien, mon cher Neubauer. Je ne m'étais pas trompé à votre sujet. Vous êtes né maître d'école. Que Dieu vous bénisse et vous accorde une riche moisson d'âmes !

Cette approbation du vénéré pasteur remplit l'étudiant d'une joyeuse confiance. Mais, le lendemain déjà, il vint d'un air découragé raconter que presque tous les livres achetés pour l'école avaient disparu ; de vingt-sept, il n'en restait que quatre.

Francke demeura un instant silencieux, puis, faisant effort sur lui-même, il dit :

— Tout commencement a ses difficultés. Je m'y suis mal pris. Il me reste un peu d'argent avec lequel j'achèterai de nouveaux livres que dorénavant on ne laissera plus sortir de la classe.

Francke avait eu la main heureuse en choisissant Neubauer comme instituteur. Les enfants vinrent régulièrement à l'école et, de jour en jour, leur nombre s'accrut. Au bout d'un mois, la salle était devenue trop petite. Aux soixante enfants reçus gratuitement, se joignirent des enfants de la bourgeoisie payant un écolage, ce qui permit d'augmenter le traitement du maître et de lui donner un aide.

Les tirelires placées dans la salle d'école ne restaient jamais vides. Non seulement les habitants de Halle ve-

naient visiter l'école, mais des étrangers, qui en avaient entendu parler, s'arrêtaient à Glaucha pour la voir et ne s'éloignaient pas sans déposer leur offrande.

Lorsqu'après un mois, Francke demanda à son aide-de-camp : « Cher Freylingshausen, avons-nous manqué de quelque chose ? » celui-ci répondit en rougissant :

— Non, de rien.

— Ne vous l'avais-je pas dit ? reprit Francke avec un sourire. « Si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu. »

Le nom de Franke commençait à être connu au loin et la sympathie des chrétiens à se manifester envers l'œuvre qu'il avait fondée. Un jour arriva de l'étranger un rouleau de 30 écus avec cette adresse : *Pour l'école des pauvres du pasteur Francke.* Un autre jour, ce fut une traite de 500 écus.

« Seigneur ! s'écria Francke en proie à une joyeuse émotion, qui suis-je pour que tu te souviennes de moi et me bénisses surabondamment. Pardonne si, jusqu'à-présent, je ne me suis pas occupé d'autres œuvres. »

Sur-le-champ, il choisit parmi les étudiants nécessiteux les vingt qui lui parurent les plus capables et dès lors il leur remit chaque semaine l'argent nécessaire à leur entretien. Ces jeunes gens n'étaient pas les seuls qui se rassemblassent autour de Francke. Un grand nombre d'autres étudiants le regardaient comme leur père spirituel et s'estimaient heureux d'apprendre, sous sa direction, à travailler à l'œuvre du Seigneur. Leurs études terminées, quittant Halle et retournant dans leur patrie, ils parlaient de l'activité bénie, de la foi, de l'humilité touchante de leur cher professeur. Quoi d'éton-

nant alors, si le presbytère de Glaucha devenait semblable à un réservoir où se déversaient de pieuses offrandes, ce qui obligeait le pasteur à répéter : « Seigneur, c'est trop, c'est trop ! »

Un matin, Francke se rendit chez son voisin Reichenbach.

— Cher voisin, lui dit-il, je n'ai plus assez de place pour tous les enfants de l'école. Voulez-vous me louer une chambre dans votre maison ?

— Très volontiers, monsieur le pasteur. Deux même, si vous le désirez, répondit Reichenbach.

— Une seule me suffira. C'est afin de former une classe spéciale pour les enfants de la bourgeoisie.

— Bien, monsieur le pasteur. Dès demain, la chambre sera à votre disposition.

Au bout de peu de jours, Francke revint à la charge.

— Cher voisin, j'ai besoin d'une seconde salle. Le nombre des enfants augmente chaque jour et il me faut prendre de nouveaux maîtres.

— Je m'y attendais, répliqua Reichenbach avec un bon sourire. Qu'êtes-vous au fond? monsieur mon voisin, un pasteur ? un professeur ? un instituteur ? En tout cas, vous êtes un maître en toute chose. Ménagez-vous, afin que nous jouissions longtemps des bénédictions que Dieu nous accorde par amour pour vous.

Quelques jours après, Francke fit appeler son suffragant :

— Mon cher Freylingshausen, lui dit-il, je viens faire appel à votre bonne volonté. Une dame étrangère m'a demandé un de nos étudiants comme précepteur pour

ses fils ; mais, comme je n'en ai pas dans ce moment qui soit qualifié pour cette place, je lui ai proposé de les envoyer ici étudier sous ma direction. Elle a accepté, et les jeunes gens vont arriver prochainement. Je les remets à votre garde ; vous serez leur gouverneur.

Freylingshausen s'établit avec les trois jeunes gens dans une maison louée à cet effet. Nul ne prit garde à cet incident et ceux qui le connurent n'y virent rien de remarquable. Cependant ce fut le grain de sénevé qui devait produire un grand arbre, le premier jalon de l'institut pédagogique qui dans la suite devint une pépinière de maîtres et d'instituteurs distingués, un modèle pour tous les établissements analogues.

CHAPITRE X

Les orphelins.

C'était un soir d'automne de l'an 1695. Les arbres étaient dépouillés de leur verdure ; le vent jouait avec les feuilles sèches répandues sur le gazon. Les nuits devenaient froides et un bon feu pétillait dans le poêle.

Assise près de la lampe, dans le cabinet de travail du pasteur, Madeleine berçait son petit Auguste sur ses genoux ; son mari était établi à côté d'elle, et en face d'eux se tenaient Freylingshausen et le professeur Stryk ; ce dernier passait souvent la soirée au presby-

tère, parfois il s'y oubliait si bien que sa femme devait l'y faire chercher.

— C'est une grande erreur de notre époque, disait Francke, de ne confier à l'instituteur que la mission d'instruire la jeunesse. L'intelligence n'est pas la seule faculté de l'enfant qu'il importe de développer. L'influence que l'éducateur devrait exercer sur le caractère, sur la volonté, sur le cœur de l'élève est bien plus importante.

— Vous avez raison, cher collègue, dit le professeur Stryk. Toutefois, vous ne pouvez charger l'instituteur d'une tâche sans lui donner les moyens de l'accomplir. Les enfants ne sont sous sa direction que quelques heures par jour et, quand ils rentrent chez eux, les parents s'empressent le plus souvent d'effacer ce que le maître leur a inculqué avec peine.

Francke fit un signe affirmatif et resta songeur. Tout à coup il se leva et s'étira comme au sortir d'un rêve.

— Il faut que j'aie des enfants complètement entre les mains, dit-il. Je commencerai peut-être avec des orphelins.

Madeleine se tourna vers le professeur et dit avec un malicieux sourire :

— Mon pauvre mari s'ennuie. Il ne sait à quoi employer le temps et souffre d'inaction; c'est pourquoi il cherche sans cesse de nouvelles occupations. Vous représentez-vous Hermann père des orphelins! Pauvres enfants, c'est alors que vous seriez véritablement orphelins! Pensez-vous que le pasteur aurait le temps de s'occuper de vous? Si vous demandiez à lui parler, on

vous dirait : « Il est à l'église et il prêche, » ou bien : « il donne ses cours aux étudiants, » ou : « il célèbre la sainte cène, » ou : « il prie auprès d'un malade, » ou encore : « il préside les examens de l'école.... »

Francke l'interrompit en riant :

— Tu oublies d'ajouter : « Il cause avec sa chère femme. » Oui, je sais bien que tu as le droit d'être un peu jalouse et que tu peux dire : « Je suis mariée et je ne vois jamais mon mari. » Plaisanterie à part, la pensée de fonder un orphelinat me préoccupe depuis plusieurs jours et maintenant elle s'est emparée de mon cœur d'une manière irrésistible. — Pourquoi me regarder avec angoisse, Freylingshausen ? Calculez-vous la dépense et pensez-vous à la bourse vide ?

Tandis que Freylingshausen restait embarrassé, Madeleine reprit ;

— Si tu critiques ton cher suffragant, je le défendrai. Ta tâche actuelle ne te suffit-elle pas ? un seul homme doit-il tout entreprendre ? N'y a-t-il que toi qui puisses travailler à l'œuvre du Seigneur ?

Francke secoua la tête et répondit :

— Chère Madeleine, tes soucis t'entraînent trop loin. Tu ne cesses de me répéter : « Ménage-toi, ménage-toi. » Qu'aurait pensé l'apôtre Paul, s'il avait eu une femme et que celle-ci eût cherché à le retenir en lui disant sans cesse : « Ménage-toi, ménage-toi ? »

Le professeur Stryk se tourna vers Madeleine et lui dit gracieusement :

— Chère madame, vos intentions sont excellentes, mais votre mari a raison. Sentant en lui-même la force

du Tout-Puissant, rien ne lui paraît difficile ou impossible; voyez son air de santé. Dieu lui a rendu des forces nouvelles après sa maladie de l'automne dernier. Et par quel moyen ? est-ce par le repos et l'inaction ? non, c'est en le chargeant d'un nouveau travail. Plus sa tâche est grande, plus ses forces augmentent ; plus il agit, plus il est joyeux. Dès qu'il se repose, il s'alanguit. Les ailes lui poussent avec l'ouvrage.

Francke remercia son collègue d'un regard reconnaissant et d'un serrement de main. Puis Madeleine emporta son enfant endormi, le professeur et Freylingshausen se retirèrent, mais jusqu'au matin la lumière brilla dans le cabinet d'étude du pasteur. Assis immobile devant sa table à écrire, la tête appuyée sur sa main, il formait dans sa pensée le plan et l'organisation d'un orphelinat. Quand son projet fut bien arrêté, il le présenta à Celui qui seul peut donner la volonté et l'exécution; après quoi il alla chercher le repos.

Dans la matinée, lorsque Francke revint de la réunion de prière, il trouva sur sa table un rouleau de 500 écus avec ces simples mots : « Les intérêts de ce capital sont destinés à l'orphelinat de la part d'un ami. »

— Cela vient de Stryk ! s'écria Madeleine, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

Francke, les mains jointes, leva les yeux en haut et dit avec une profonde émotion :

— Non, cela vient du Seigneur. Madeleine, hâte-toi de sortir et va me chercher un orphelin ; je l'élèverai avec l'intérêt de cet argent.

Subjuguée par cette manifestation évidente de la

main de Dieu en faveur de la nouvelle entreprise, Madeleine ne fit plus d'objections et elle se mit immédiatement en route. A son retour, elle fit part de ses recherches à son mari.

— On m'a recommandé, dit-elle, quatre orphelins qui me paraissent tous aussi misérables les uns que les autres ; aussi te sera-t-il difficile de faire un choix entre eux.

Les yeux de Francke s'allumèrent soudain de ce feu qui était toujours chez lui le signe d'une ardente et prompte détermination.

— Alors je m'épargnerai la peine de choisir et je les accepterai tous les quatre, dit-il. — Mon Dieu, c'est avec ton secours que je désire agir. Toi, qui m'es venu en aide jusqu'à présent, tu ne m'abandonneras pas à l'avenir.

Madeleine allait répliquer, lorsqu'on frappa timidement à la porte et une vieille et misérable femme s'avança en tremblant, tenant par la main deux toutes petites filles.

— Honoré monsieur le pasteur, dit-elle, j'ai appris que vous alliez vous occuper des pauvres orphelins ; c'est pour cela que je vous amène mes petits-enfants. Jusqu'à présent, j'ai partagé avec eux le peu que je possédais ; mais mes jours sont comptés, personne ne s'inquiète d'eux et je ne sais ce qu'ils deviendront, quand je ne serai plus.

Francke fit signe aux enfants de s'approcher de lui ; il les prit sur ses genoux et les caressa en silence. Tout à coup il se leva et dit d'un ton décidé :

— S'il y a place pour quatre orphelins, il y aura

aussi place pour six. Bonne femme, je prendrai soin de vos petits-enfants.

La vieille femme saisit la main du pasteur et la serra entre ses mains tremblantes, tandis que des larmes inondaient sa figure ridée. Les yeux de Madeleine étaient aussi humides; des sentiments opposés s'agitaient dans son cœur; elle aurait voulu se fâcher contre son mari, mais elle ne le pouvait. En présence d'une telle grandeur d'âme et d'une foi si puissante, l'admiration l'emporta sur la crainte et elle murmura à demi-voix : « Seigneur, viens à mon aide, afin que je puisse aussi croire comme Francke. »

Le pasteur dut alors chercher des familles chrétiennes à qui confier les orphelins. A peine furent-elles trouvées qu'on lui demanda l'admission de trois nouveaux enfants. Madeleine était présente, lorsqu'on les lui amena. Son mari la regarda en souriant et demanda :

— Faut-il les renvoyer ?

— Non, non ! répondit Madeleine avec tant de vivacité que Francke en fut tout surpris.

Il ne dit rien, mais il lui serra la main avec effusion.

CHAPITRE XI

Orphelinat.

La plus grande activité régnait autour de la maison Reichenbach. Charpentiers, couvreurs, vitriers travaillaient avec zèle, afin d'achever l'aile qu'on avait ajoutée

au bâtiment primitif. On avait attendu le printemps pour commencer les travaux et il avait été si précoce cette année qu'à Pentecôte la construction était presque achevée. Neubauer, promu au rang d'architecte, ne quittait pas le chantier, dirigeant et pressant les ouvriers.

Un habitant de Halle, fondeur de son état, s'arrêta en passant près de Neubauer.

— Cela prend une tournure, monsieur l'architecte, dit-il, et c'est heureux. Avoir tous ces orphelins sans maison pour les loger,... autant vaudrait fondre une cloche et ne pas avoir de tour pour l'y suspendre. A mon avis, le pasteur s'est trop pressé de mettre son affaire en train.

— Trop pressé ! répéta Neubauer avec vivacité. Il est vrai qu'il ne réfléchit pas longtemps et qu'il va droit au but sans s'inquiéter des « mais » et des « pourquoi. » N'a-t-il pas eu raison ? Les enfants n'ont manqué de rien jusqu'à présent. Bientôt ils seront tous réunis sous un même toit.

— Où le pasteur prend-il tant d'argent ? poursuivit le fondeur. A-t-il vraiment payé le bâtiment ?

— Oui, jusqu'au dernier centime, et l'argent est tout prêt pour les réparations et les frais de construction. Hier, nous avons reçu 1000 écus de la même personne qui en avait déjà donné 500. Les dons n'ont cessé d'affluer tout l'hiver ; on nous envoie non seulement de l'argent, mais des meubles, du linge, des vêtements, enfin tout ce qu'il faut pour un orphelinat.

Le fondeur hocha la tête.

— Si l'on essayait d'additionner ce que le pasteur a reçu depuis qu'il est à Glaucha, on arriverait à une fameuse somme. Il doit avoir une vie bien facile, M. Francke ; car, de tout l'argent qui lui passe dans les mains, il en reste sans doute quelque chose pour lui.

Neubauer recula d'un pas et regarda son interlocuteur avec indignation.

— Parlez-vous sérieusement, maître Rothling? s'écria-t-il. Votre supposition est offensante. Sachez que Francke a donné tout ce qu'il possède. Il ne pense jamais à lui-même, et, dans son ménage, tout est d'une simplicité exemplaire. A Noël dernier, quand son petit enfant est mort, il était dans un grand embarras, n'ayant par d'argent pour payer le cercueil. Dernièrement, lors du baptême du petit Gotthelf, il n'y a pas eu de repas de famille. Savez-vous pourquoi? parce que, la veille, il avait donné à un étudiant pauvre tout l'argent mis de côté dans ce but. Aussi je bénis Dieu de m'avoir accordé la grâce de vivre à l'ombre de cet homme plein d'amour et de dévouement, et d'avoir sans cesse son exemple devant les yeux ; car, près de lui, on devient meilleur. Freylingshausen pense comme moi. Que croyez-vous qu'il reçoive pour toute sa peine? pas un sou ; Francke partage avec lui le peu qu'il a. Malgré cela, il ne voudrait pas le quitter, quoiqu'on lui ait offert plusieurs places très avantageuses.

A ce moment, Neubauer fut appelé par les ouvriers et le fondeur s'éloigna en murmurant :

« Je ne comprends pas le pasteur, mais je sais une chose, c'est qu'il n'est pas comme tout le monde. »

L'inauguration de l'orphelinat fut une vraie fête pour Glaucha. Bien avant l'heure fixée, une foule compacte s'assembla devant le bâtiment tout orné de verdure. Le cortège s'avança en chantant des cantiques sous la conduite de Francke, de Neubauer et de Freylingshausen. Quand les douze orphelins défilèrent avec la femme du pasteur, tenant chacun une Bible neuve à la main, bien des yeux se remplirent de larmes. Une partie de la foule seulement put entrer dans le bâtiment à la suite du cortège. Le plus grand nombre dut rester dehors. Alors Francke se plaça près de la fenêtre ouverte et il éleva la voix aussi haut que possible, afin que tous pussent l'entendre. Sa bouche débordait de louanges, d'actions de grâces envers Dieu et d'amour pour les enfants recueillis par ses soins. Ce fut une heure solennelle et émouvante.

Quelques semaines plus tard, Francke appelait la bénédiction de Dieu sur un jeune homme, Charles Müller, nommé directeur de l'orphelinat.

— Vous voulez donc être mon compagnon d'œuvre au service du Seigneur, lui dit-il, et remplacer les parents pour ces pauvres orphelins. Vous savez qu'il ne s'agit ici ni d'acquérir des trésors, ni de jouir d'une vie facile, mais de renoncer à vous-même et de perdre votre vie, selon qu'il est écrit : « Quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi la trouvera. » Mon cher ami, je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai, je vous le donne : ma prière et mon intercession quotidienne, afin que Dieu vous bénisse. Entrez maintenant dans la vigne du Seigneur et soyez encouragé par cette parole : « Je vous

le dis en vérité, en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même. » Amen !

— Amen ! répéta Müller. Seigneur, viens à mon aide, Seigneur, bénis !

Francke conduisit Müller à l'orphelinat ; les dix-huit orphelins étaient réunis dans le vestibule et, à la vue de leur nouveau directeur, ils s'écrièrent comme d'une seule voix ;

— Dieu vous bénisse, bien-aimé père !

Ils se pressèrent autour de lui, mettant leurs petites mains dans les siennes et le regardant avec confiance. Ensuite Francke fit visiter à Müller son nouveau domaine : les dortoirs avec leurs hautes fenêtres, qui laissaient entrer l'air et la lumière ; la salle à manger, au milieu de laquelle était une table entourée de dix-neuf chaises ; la cuisine, la chambre des provisions et le petit cabinet de travail du directeur. Puis il laissa Müller à ses nouveaux devoirs, car de nombreuses occupations le réclamaient ailleurs.

En effet le matin, en se réveillant, Francke faisait le plan de sa journée ; chaque minute avait son emploi. Il ne s'accordait pas un instant de repos ; car, disait-il, « il faut travailler pendant qu'il est jour ; la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler. » Le moment des repas servait aussi à son but, c'est-à-dire à l'avancement du règne de Dieu, par les entretiens qu'il avait avec ses aides et avec les hôtes de passage.

Un jour, peu de temps après l'inauguration de l'orphelinat, Francke fit dresser des tables dans le vestibule

et, au premier son de la cloche de midi, il arriva suivi de vingt-quatre étudiants.

— Vous voyez, mes jeunes amis, dit-il, que notre bon Dieu vous a préparé un repas réconfortant. A l'avenir, au lieu de recevoir de l'argent pour votre subsistance, vous trouverez ici un dîner simple, mais chaud et bien apprêté. Le Seigneur, qui jusqu'à présent ne m'a jamais laissé au dépourvu, me donnera chaque jour votre pain quotidien. Notre cher ami Müller veillera à ce que tout se passe avec ordre.

Après la prière du pasteur, les jeunes gens se mirent à table et l'expression de leur visage montra combien ils étaient joyeux. En aurait-il pu être autrement? ils avaient au milieu d'eux leur cher professeur qui non seulement pourvoyait aux besoins de leur corps, mais apportait à leur intelligence et à leur cœur une riche nourriture. Ils le regardaient comme un saint et puisaient dans son exemple et dans leur affection pour lui la force de résister aux tentations et de vivre sobrement, justement et pieusement. L'intérêt et l'amour, que Francke leur témoignait, les élevaient au-dessus des railleries et des moqueries de leurs camarades et leur faisaient regarder comme un honneur le surnom de « Franckistes » qu'on leur donnait. Aussi, lorsque le pasteur leur demanda leur concours pour enseigner dans ses écoles, regardèrent-ils ce service comme un nouveau bienfait digne de leur reconnaissance.

Tandis qu'après le repas les jeunes gens s'entretenaient amicalement ensemble, l'homme de Dieu, à genoux dans son cabinet d'étude, luttait avec Dieu dans

une ardente prière. Freylingshausen était venu lui exposer la détresse dans laquelle on se trouvait. Tout manquait à la fois pour l'école, pour l'orphelinat, pour les pauvres.

— Nous avons besoin, dit-il, de blé, de bois, de laine, de toile ; il nous faudrait aussi du bétail, car l'écurie est vide. Où prendre tout cela ? ajouta-t-il d'un air profondément découragé. Nous ne possédons pas un centime.

Francke regarda vaguement devant lui.

— Je connais bien un homme qui nous aiderait s'il savait notre détresse, dit-il. Mais il est déjà si souvent venu à notre secours que je ne voudrais pas l'importuner encore. Il en est Un auquel on peut s'adresser à toute heure sans crainte de le lasser et qui sait délivrer.

Après que Freylingshausen se fut éloigné, Francke tomba à genoux et pria, déposant aux pieds du Seigneur tous ses soucis, tous ses besoins. Il n'avait pas achevé sa prière qu'on heurtait à la porte ; un homme entra, déposa sur la table un rouleau de 50 écus et s'éloigna sans dire un mot et avant que le pasteur eût eu le temps de le remercier. Un instant après la servante apportait un paquet contenant 20 écus.

Francke fit appeler Freylingshausen et, le visage transfiguré par la joie, lui montra l'argent qu'il venait de recevoir.

— Bénissons Dieu pour son fidèle secours, cher ami, s'écria-t-il, et réjouissons-nous de sa délivrance !

— Vous pouvez vous réjouir et être reconnaissant de

ce nouveau bienfait, dit Freylingshausen en baissant la tête et le visage contrit. Quant à moi, je dois m'humilier et m'affliger d'avoir eu si peu de confiance en Dieu et d'avoir douté de son puissant secours.

CHAPITRE XII

Jéhovah l'architecte.

Sur la place de Glaucha, il y avait trois auberges rapprochées les unes des autres : l'*Aigle doré*, la *Rose dorée* et le *Corsaire*. C'est là que se tenaient les marchés, que les étudiants avaient l'habitude de vider leurs querelles et qu'avaient lieu les danses et autres divertissements.

Par une chaude et étouffante matinée d'été 1698, deux hommes étaient attablés dans la chambre à boire de la *Rose dorée*.

— Qui aurait pu s'attendre, dit le brasseur Bloch, à voir les piétistes s'établir et psalmodier leurs litanies à l'endroit où précédemment on entendait le cliquetis des verres et de joyeuses chansonnettes. Je ne puis prendre mon parti de la disparition de l'*Aigle doré*. La bière du vieux Klaus était la meilleure de la contrée.

— Tranquillisez-vous, camarade, répliqua le barbier, l'*Aigle doré* reparaîtra. Un aubergiste de Halle va bâtir une auberge, juste en face de l'orphelinat.

— Ce sera une jolie farce ! s'écria le brasseur avec un

bruyant éclat de voix. On pourra s'amuser à y parodier les mômeries des piétistes.

— Ne vous réjouissez pas tant, interrompit Schurz le charpentier en s'avançant. Le pasteur a eu vent de l'affaire et il s'est hâté d'acheter le terrain.

— Où prendra-t-il l'argent pour cela? s'écria le brasseur. Je sais bien qu'avec ses pieuses simagrées, il trouve le moyen d'obtenir beaucoup d'argent. Mais, pour payer l'*Aigle doré* et le nouveau bâtiment, il en faudra des écus! Attends seulement, pasteur Francke, si ta maison atteint le premier étage, je veux m'y aller pendre!

— Préparez la corde, dit le charpentier en riant, car la maison se fera. Jusqu'à présent, les entreprises du pasteur ont toutes réussi.

— C'est un orgueilleux, reprit le barbier. Il fait des constructions grandioses afin de jeter de la poudre aux yeux des gens. Aussi les pasteurs de la ville ont-ils raison, quand ils disent dans leurs sermons : « Méfiez-vous de ces hommes qui montrent une peau de brebis, mais qui ne sont au fond que des loups ravissants! »

— Ne parlez pas ainsi du pasteur! s'écria le charpentier vivement.

Puis il reprit avec calme :

— Il fallait bâtir; il n'y avait plus de place pour l'école, pour les cent orphelins et pour les soixante-douze étudiants qui viennent dîner gratuitement. L'architecte Neubauer est allé en Hollande visiter divers établissements philanthropiques, et c'est d'après ce qu'il a vu qu'il a fait les plans du bâtiment.

Un ouvrier venant à passer sous la fenêtre, le brasseur l'appela :

— Hé l'ami ! viens te rafraîchir avec nous. Chez ces mômiers, on vous nourrit sans doute avec des passages de la Bible.

L'ouvrier continua son chemin en répondant :

— Buvez seulement votre bière, vous en avez plus besoin que moi.

A ce moment, un des entrepreneurs entra dans la salle pour déjeuner. Comme il dépliait le plan du bâtiment, le charpentier s'approcha pour l'examiner. L'entrepreneur le lui expliqua.

— D'abord, dit-il, le pasteur voulait faire le bâtiment en bois; mais il y a renoncé et nous le faisons en pierre.

— Il faudrait pour cela que les pierres tombassent du ciel comme la pluie, dit une voix.

L'entrepreneur se retourna.

— Ce n'est pas nécessaire; nous possédons une carrière prête à être exploitée. De plus, notre gracieux électeur nous a promis cent mille pierres de taille et trente mille tuiles pour le toit.

— Passe encore pour les pierres et les tuiles, dit le barbier, mais il y a les ouvriers à payer. Je parie bien que le bâtiment restera inachevé et que les cigognes viendront nicher dans ses ruines.

— Je vous envie votre don de prophétie, dit l'entrepreneur.

— Que se passe-t-il donc ? s'écria le charpentier. Tout le monde court là-bas, et voici le pasteur qui arrive lui-même.

Une heure auparavant, Francke avait reçu la visite d'un étranger de distinction qui s'était arrêté en passant à Halle pour le visiter, lui et ses établissements. Cet étranger, qui voyait en général les choses en noir,

s'était efforcé de déconseiller au pasteur ses nouvelles constructions, taxant ses entreprises de folie, et il l'avait laissé dans un grand trouble. Francke, habituellement si calme et si serein, allait et venait avec angoisse dans sa chambre; la sueur perlait sur son front. Ne pouvant maîtriser son agitation ni retrouver son assurance en

Dieu, il s'agenouilla afin de lui exposer sa détresse.

Comme il achevait sa prière, des pas pressés retentirent dans le vestibule et l'un des ouvriers du bâtiment ouvrit la porte en disant :

— Monsieur le pasteur, venez vite au chantier. On a trouvé une pièce d'or dans la terre et personne ne sait ce que veut dire l'inscription.

Francke suivit l'ouvrier et, traversant la foule qui s'était rassemblée, il s'approcha du directeur des travaux. Celui-ci lui tendit une médaille d'or.

— Voyez, monsieur le pasteur, cette médaille était enfouie profondément dans la terre. Elle porte une inscription en langue étrangère que je ne puis déchiffrer.

Francke tourna et retourna la pièce d'or, la débarrassa de la terre qui la recouvrait et parvint, non sans peine, à en lire les caractères à moitié effacés : *Jehovah conditor condita coronide coronet.* Il joignit les mains et s'écria :

« Seigneur ! Seigneur ! tu es puissant pour exaucer tes enfants ! Ce ne sont pas seulement les flammes de feu et les vents qui sont tes serviteurs, mais, à ton commandement, une vieille médaille égarée sort de terre pour apporter à ton enfant la réponse à sa prière. »

Se tournant vers les assistants et élevant la médaille, il dit d'une voix forte :

— Ces mots signifient : *Jéhova l'architecte bâtit la maison.*

Un profond silence accueillit ces paroles. Puis le directeur des travaux se découvrit en disant :

— Véritablement le Seigneur est en ce lieu et il prononce son « amen » sur notre entreprise.

Alors, du milieu des ouvriers, une voix entonna le choral de Luther :

C'est un rempart que notre Dieu,
Une invincible armure, etc.

et, d'un seul cœur, le cantique s'éleva jusqu'au pied du trône de Dieu.

En retournant à la cure avec Freylingshausen, Francke lui dit :

— Le Seigneur m'a rappelé aujourd'hui avec évidence que c'est lui qui est l'architecte de notre nouvelle maison. Loin de m'humilier, cette certitude m'est une consolation et un encouragement. Lorsque nous serons de nouveau dans la détresse, je lui rappellerai qu'il est notre architecte.

Freylingshausen et Neubauer eurent souvent à mettre cette expérience en pratique. Neubauer, qui avait la surveillance générale des travaux et la charge de payer les dépenses, confiait ses soucis à son ami :

— Chaque jour il me faut puiser dans la caisse et chaque jour je la laisse vide. Nous avons plus de deux cents personnes à nourrir. Et la construction! Aujourd'hui ce sont les maçons qui demandent leur paie, demain ce seront les terrassiers, les jours suivants d'autres maîtres d'état viendront réclamer leur solde. Hier j'ai dû prendre l'argent destiné aux pauvres pour acheter des chandelles, afin que les orphelins ne restassent pas dans l'obscurité. D'autre part, si l'on me demandait : « Avez-vous jamais manqué du nécessaire? » je serais obligé de répondre que non. Les dons en argent et en provisions sont arri-

vés sans interruption ; il est vrai qu'ils sont tout aussitôt employés. Chaque soir je me couche en souci du lendemain. Et, pendant ce temps, Francke demeure aussi tranquille et confiant qu'un enfant dans les bras de sa mère. Je suis parfois tenté d'aller lui dire : « Envoie celui que tu dois envoyer, pour moi je me sens trop faible. »

Pourquoi Neubauer n'alla-t-il pas ouvrir son cœur à son ami et lui dire son angoisse ? C'est qu'il y a chez les grands serviteurs de Dieu une puissance qui domine et électrise ceux qui les entourent. Tel le héros qui s'élance au-devant du péril entraîne à sa suite sur le champ de bataille les soldats indécis et craintifs. Aussi le doute ne devint-il jamais désespoir chez Neubauer. La puissance mystérieuse qui émanait de Francke le relevait toujours lorsqu'il était près de défaillir.

CHAPITRE XIII

Exaucements.

Le 13 juillet 1699, une année après la pose de la première pierre, le nouvel orphelinat était achevé. Sur le frontispice on voyait deux aigles et au-dessous, se détachant sur un fond bleu de ciel, ce passage : *Ceux qui s'attendent à l'Eternel reprennent de nouvelles forces ; les ailes leur reviennent comme aux aigles.*

La journée de l'inauguration fut une vraie fête d'ac-

tion de grâces, de joie, d'éclatant triomphe de la foi. Le nom de Francke était acclamé partout; de rue en rue, sur la place publique, dans les maisons, on ne cessait de répéter ses louanges. Il ne les entendit pas, et cela valait mieux pour lui : l'encens aurait pu l'étourdir et troubler la paix de son cœur. Après le culte d'inauguration, l'humble pasteur s'était retiré chez lui, et là, entouré de sa famille et de quelques amis, il leur racontait, en bénissant Dieu, comment il était venu à bout de son entreprise.

Il commença ainsi :

— Chers amis, pourquoi me dites-vous : « Votre orphelinat, vos orphelins, vos pensionnaires? » Si la pensée se présentait à mon esprit que c'est moi qui nourris tout ce monde, je la chasserais comme une tentation du diable. Notre bon Dieu m'a fait comprendre ce que signifie cette parole : « Les yeux de tous s'attendent à toi. » Je le déclare ici devant le Seigneur, cette œuvre est la sienne, je ne mérite aucune louange et, si Dieu m'abandonnait un seul instant au milieu de mes difficultés, je serais réduit à néant. Je veux vous raconter quelques-unes des expériences que j'ai faites de la puissante main de Dieu, toujours prête à délivrer :

Un vendredi soir de l'année dernière, l'économe vint me dire qu'il ne pouvait tarder plus longtemps à acheter des provisions d'hiver pour la cuisine et la cave, du bois, du blé, etc. Comme ma caisse était entièrement vide, il me conseilla d'emprunter de l'argent à l'un des amis de l'orphelinat. Je ne pouvais m'y décider; je sentais qu'il me fallait auparavant m'adresser à Dieu et lui

demander son secours. C'est ce que je fis. Au moment du repas, un ami entra et me remit une lettre et un rouleau d'argent qui lui étaient adressés d'un pays éloigné « pour la maison des orphelins. » Je fis appeler l'économe, qui reçut l'argent avec une joie sans mélange.

Au mois de février dernier, notre détresse fut si grande que je me sentais plier sous le poids de l'épreuve. Nous étions dépourvus de tout, un grand nombre de pauvres attendaient du secours et les constructions réclamaient de fortes sommes d'argent. Le passage : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par-dessus » me rendit un tel courage que tous mes soucis se dissipèrent et que je pus m'en remettre à Dieu avec amour et confiance. Lorsque le dernier centime fut dépensé, je dis à Dieu : « Seigneur, tu vois ma détresse. » Comme je m'apprêtais à sortir, un étudiant m'apporta 70 écus venant d'une ville éloignée. Cette somme ne suffisant que pour une semaine, à cause des forts paiements que j'avais à faire, Dieu m'en envoya successivement de nouvelles, nous mettant ainsi à l'abri du besoin et remplissant nos cœurs de paix et de joie.

Une autre fois, les demandes affluaient de tous côtés ; l'économe avait besoin d'argent pour les dépenses courantes ; je n'avais rien en réserve et je ne savais à qui m'adresser pour obtenir du secours. Ce fut un de ces moments où j'eus besoin de m'appuyer fermement sur les promesses de Dieu. Ayant un travail pressant à achever, je dus attendre qu'il fût terminé pour présenter ma requête à Dieu. Mais à peine avais-je fini de le dicter

à mon secrétaire qu'on m'apporta la lettre d'un banquier contenant une traite de 1000 écus pour l'orphelinat. Alors je me souvins du passage : « Il arrivera qu'avant qu'ils crient je les exaucerai. » Je tombai à genoux, non pour demander du secours, mais pour rendre grâces.

Une autre fois nos besoins étaient si grands que même 100 écus n'y auraient pas suffi. Lorsque l'économe vint le matin pour m'en parler, je le renvoyai à plus tard et je criai avec instances à Dieu pour obtenir du secours. A midi, j'avais encore les mains vides et je dis à l'économe d'attendre jusqu'au soir. Plus tard, un ami vint me voir et nous priâmes ensemble. Lorsqu'il me quitta et que je l'accompagnai à la porte de la maison, je vis l'économe debout, attendant toujours. Comme je lui répondais par un signe négatif, un inconnu s'approcha et me tendit un paquet cacheté contenant 150 écus « pour la maison des orphelins. » C'est ainsi que Dieu a sans cesse incliné les cœurs charitables en faveur de nos œuvres. Cependant, au commencement, lorsque les constructions réclamaient des sommes considérables, que les denrées étaient à un prix fort élevé, notre détresse a parfois atteint un point extrême avant que le Seigneur nous eût réjouis par sa délivrance miraculeuse ; il semblait même qu'il retirât sa main de nous ; mes aides perdaient leur dernière espérance. C'est alors que Dieu nous combla de ses plus riches bénédictions, comme il envoie la pluie bienfaisante sur une terre depuis longtemps desséchée et altérée. Je vois encore l'expression rayonnante de mon

cher Neubauer, lorsqu'un jour arrivèrent deux hommes portant un sac qui contenait 5000 écus. C'est la plus forte somme que j'aie jamais reçue en une seule fois. Ces fréquentes expériences de la fidèle providence de Dieu ont tellement affermi ma confiance en lui que je n'éprouve plus d'inquiétude, quand nous nous trouvons dans le besoin; je puis même dire que je m'en réjouis comme d'un signe que Dieu va nous manifester sa gloire.

Mes chers amis, jusqu'à présent je ne vous ai parlé que des exaucements et des faits qui frappent tous les yeux. J'ai aussi appris à reconnaître avec joie et gratitude la bonté du Seigneur dans les plus minimes détails et mon cœur en est souvent plus ému que des grandes délivrances. Dieu a éveillé, dans toutes les classes de la société, des cœurs bien disposés pour son œuvre. Ce ne sont pas seulement les riches qui ont donné de leur superflu, les pauvres se sont privés de leur nécessaire, afin de nous l'apporter. Les larmes me sont souvent venues aux yeux, quand j'ai vu une pauvre veuve offrir sa pite, une femme se dépouiller de ses ornements, un enfant donner sa cuiller d'argent; quand de pauvres paysannes nous apportaient du beurre, des œufs, du fromage, des volailles, quand des femmes de la ville réclamaient notre lin pour le filer et de pauvres tisserands notre fil pour le tisser gratuitement. Je pense aussi avec reconnaissance à un ramoneur de Halle qui, n'ayant rien à donner, s'est engagé par écrit à ramoner toutes les cheminées de l'orphelinat sans se faire payer.

Si cette œuvre a pu se développer, c'est, je le recon-

nais ici avec actions de grâce, que, dès le commencement, Dieu m'a donné des aides qui se sont consacrés à lui et au bien de leurs semblables avec un véritable amour. Ils n'ont point cherché leur récompense ici-bas, ils n'ont point travaillé dans un but charnel, mais, regardant cette œuvre comme l'œuvre de Dieu, ils y ont apporté un véritable esprit de sacrifice et d'oubli d'eux-mêmes.

« Que rendrai-je à l'Eternel ? tous ses bienfaits sont sur moi. Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. » Oui, je dois le répéter : « l'Eternel nous a fait de grandes choses, nous en avons été joyeux ! »

Les quelques amis réunis autour de l'homme de Dieu l'avaient écouté dans un pieux recueillement. Quand il se tut, ils demeurèrent dans le silence, dominés par la grandeur de la foi de Francke et par la glorieuse fidélité de Dieu sans cesse renouvelée en sa faveur. A la fin, le professeur Breithaupt se leva et dit d'un ton solennel : — Maison des orphelins, tu demeureras comme un monument haut et élevé de foi et d'amour, prêchant à tous la vérité du passage qui se lit sur ton frontispice : *Ceux qui s'attendent à l'Eternel reprennent de nouvelles forces ; les ailes leur reviennent comme aux aigles.*

CHAPITRE XIV

Un libraire.

Leipzig fut de tout temps le centre de la librairie en Allemagne. Au siècle passé, la foire de Pâques y attirait la foule des éditeurs, des savants, des curieux à la recherche de livres nouveaux. Dans une longue suite d'arcades s'étalaient les produits de l'activité intellectuelle des auteurs contemporains, les uns décorés de précieuses reliures, les autres cachant leurs mérites sous des dehors austères.

A la jonction de la rue Impériale et de la rue Grimma se tenait, à la foire de 1698, un homme pâle et maigre, jeune encore et vêtu d'un long vêtement brun usé jusqu'à la trame. Sur une table, devant lui, se trouvaient des piles de brochures ayant pour titre : *Des devoirs envers les pauvres*, par le pasteur Hermann Francke. Ce marchand, à l'apparence si tranquille et modeste, n'est sans doute pas au courant de ce genre de commerce, car il ne vante ni ne crie sa marchandise. Il a déjà essuyé bien des quolibets, soit des libraires ses voisins qui le regardent avec mépris, soit des gens qui passent et qui lui trouvent un air étrange.

A la fin une dame, à l'extérieur distingué, s'arrête près de la table et lit le titre de la brochure.

— Un sermon de Francke ! s'écrie-t-elle surprise. Combien le vendez-vous ?

— 40 centimes.

Et le marchand encaisse son premier argent. Un moment après la dame revint, accompagnée d'un monsieur

décoré; celui-ci prit dix exemplaires et en déposa le prix sur la table. A cet instant, une pierre vint tomber

au milieu des brochures, qui furent éparpillées de tous côtés. Tandis que le marchand cherchait à ramasser ses feuilles au milieu des moqueries des assistants et des gamins qui avaient fait le coup, quelques campagnards qui avaient vu la scène s'avancèrent et l'un d'eux s'écria :

— Est-ce un sermon de ce Francke qui a construit un orphelinat avec 20 francs ? Dans ce cas, je l'achète.

Les autres suivirent son exemple, et une conversation animée s'établit entre le marchand et les paysans au sujet de l'orphelinat de Halle ; plusieurs personnes s'approchèrent du groupe et achetèrent le sermon. Lorsque vint le soir, la moitié des brochures était vendue ; le lendemain, le reste fut enlevé en quelques heures et le marchand put repartir tout joyeux.

Cet homme à l'apparence si étrange n'était point un libraire, mais un étudiant en théologie nommé Henri Elers. Elers avait reçu l'Evangile et donné son cœur au Sauveur pendant un séjour qu'il fit à Lunebourg en même temps que Francke. Les deux jeunes gens se lièrent intimement. Elers suivit son ami à Leipzig, puis à Erfurt, et, en 1697, il arriva à Halle après avoir passé par de dures épreuves. Francke le reçut à bras ouverts et l'attacha à son œuvre. Elers fut un des fidèles parmi les fidèles, ressemblant à Freylingshausen par sa modestie et son humilité enfantine, mais lui étant supérieur pour l'esprit d'organisation. C'est lui qui avait eu l'idée de vendre à la foire de Leipzig le sermon de Francke, et celui-ci l'avait laissé faire.

— Ta personne maigre et ascétique fera un singulier

effet, cher Elers, au milieu de tous ces libraires bien portants et élégamment vêtus ; tu n'y recueilleras que des moqueries et des humiliations, lui avait-il dit en souriant.

— Remettons l'affaire au Seigneur, répondit Elers en emballant les brochures avec une joyeuse confiance.

Puisque les prédications de Francke produisaient une profonde impression sur ses auditeurs, pensait Elers, sa parole écrite devait en avoir aussi sur les lecteurs. Cette parole si puissante et si chaleureuse ne devait point rester confinée dans les étroites limites de sa paroisse ; il fallait la répandre au loin, afin de réveiller les consciences et d'amener les âmes au Sauveur.

Le pasteur ouvrit de grands yeux lorsque son ami, en revenant de la foire, lui remit non des brochures invendues, mais une bourse bien garnie. Comme il l'en félicitait joyeusement, il fut frappé de l'expression absorbée d'Elers. On aurait dit que cette affaire ne le concernait pas.

— Qu'as-tu, cher ami ? demanda Francke. Pourquoi ne te réjouis-tu pas comme moi de cette nouvelle bénédiction ?

Elers sourit :

— Je pense à l'avenir, dit-il. Depuis quelque temps déjà, je me dis que nous ne devrions pas nous reposer uniquement sur les dons de la charité pour l'entretien et le développement des œuvres de Glaucha et qu'il faudrait nous créer des ressources par nous-mêmes. En voyant la réussite de cette vente....

— Tu penses à établir une imprimerie ! interrompit Francke en riant. Voudrais-tu devenir libraire ?

— Pourquoi pas ? répondit Elers d'un ton décidé. Qu'importe que je n'aie pas fait d'apprentissage dans ce but ? Il n'y a qu'à essayer. Je suis assuré que Dieu me viendra en aide et je me sens la vocation de libraire. Ton sermon sur les devoirs envers les pauvres m'a profondément touché. J'ai compris, en le lisant, combien je fais peu pour mon prochain et surtout pour le Seigneur. Je suis resté trop longtemps oisif sur la place du marché et maintenant je désire mettre la main à l'œuvre.

— Oisif ? toi ! s'écria Francke. N'es-tu pas le plus persévérant, le plus infatigable de mes aides ?

Elers rougit :

— Veux-tu me laisser agir et m'aider de tes conseils ? Pour le moment je demande l'autorisation de réimprimer ton sermon.

— Avec le secours de Dieu, répondit Francke en serrant les mains de son ami.

Dans le bâtiment attenant à la cure de Glaucha, il y avait une petite chambre inoccupée. Elers y établit de ses propres mains une sorte d'armoire à compartiments ouverts, dans lesquels il rangea les caractères d'imprimerie, après quoi il imprima lui-même le sermon de Francke, qui se vendit sans qu'il fût nécessaire de retourner à la foire de Leipzig. Personne ne sut comment Elers s'y était pris. C'était un homme tranquille, qui parlait peu de ce qu'il faisait.

Un matin il se rendit auprès de son ami et lui tendit silencieusement trois sermons imprimés.

Francke ne pouvait en croire ses yeux :

— Mais, Elers, qu'as-tu fait ? D'où as-tu ces sermons ? Tu n'as pu me les dérober, puisque je ne les ai pas même écrits.

— Je les ai écrits pendant que tu prêchais, répondit tranquillement Elers. La vente du premier sermon ayant bien réussi, j'y ai vu une indication d'en haut de poursuivre cette entreprise. Nous verrons bientôt si Dieu lui donnera son approbation.

Trois ans ne s'étaient pas écoulés que l'œuvre, commencée si modestement par Elers, était en plein épanouissement. Francke avait abandonné à son ami les grandes salles du sous-sol de l'orphelinat ; c'est là qu'était l'imprimerie et que les livres édités par Elers vinrent s'aligner sur les rayons le long des parois. Quoique Elers n'eût point appris le commerce, il ne tarda pas à y manifester des aptitudes remarquables. La sûreté de son jugement, l'universalité de ses connaissances le firent bientôt apprécier par ses collègues. Des commerçants regardèrent comme un honneur d'être en affaires avec lui ; des savants vinrent le consulter sur des questions spéciales. Dans le catalogue de ses éditions se lisaient le nom des auteurs les plus distingués. Lorsqu'il se rendait à Leipzig, il ne courait plus le risque de recevoir des pierres, car il y avait loué une des principales arcades. A Berlin, à Francfort, il avait établi des dépôts et, quand venait la fin de l'année, il avait la joie de remettre à son ami la somme de 2000 écus pour les œuvres de Glaucha.

Un libraire de Francfort, possédant une maison célèbre, vint un jour voir Elers et visiter son établisse-

ment. Après avoir tout admiré, il dit en s'inclinant devant lui :

— Cher monsieur Elers, qui vous a enseigné tout cela ?

— Ma mère, répondit tranquillement Elers.

— Votre mère ! voilà une femme que j'aimerais connaître ! Comment s'appelle-t-elle ?

— La charité.

Le libraire baissa la tête, puis il dit :

— Je vous crois : ce n'est que par l'amour qu'on peut arriver à un pareil résultat. Lorsqu'on m'affirmait que c'était grâce au hasard ou à la ruse que vous obteniez vos succès, je ne pouvais le croire, étant persuadé que l'ami et le collaborateur de Francke ne devait accomplir de si grandes choses que par la foi agissant dans la charité. Une telle fidélité mérite sa récompense, non seulement auprès de Dieu, mais de la part des hommes.

— Ah ! c'est bien ce qui m'arrive, répliqua Elers. Mon cher ami s'occupe de moi avec un soin paternel. Non seulement il me donne le logement et une place à sa table, mais il achète même mes vêtements.

Le libraire parut stupéfait.

— Comment ? vous n'avez pas de salaire fixe ?

— A quoi cela me servirait-il ? reprit Elers surpris. De quoi puis-je avoir besoin, étant célibataire ? N'ayant pas de soucis matériels, j'ai tout mon temps libre pour servir mon prochain, et c'est un grand privilège de pouvoir acquérir des trésors pour les pauvres. Ne trouvez-vous pas, cher monsieur, que mon sort m'est échu en des lieux délicieux ?

Le libraire se détourna afin de cacher les larmes qui mouillaient ses yeux. Il n'avait jamais rencontré de piété aussi touchante, d'amour aussi dévoué.

Lorsque, en 1720, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume visita les établissements de Glaucha et qu'il apprit qu'Elers abandonnait tout le bénéfice de son commerce aux œuvres fondées par Francke, il demanda avec bienveillance :

— Que reçoit-il en échange ?

Elers s'inclina respectueusement et répondit :

— Votre Majesté, les vêtements que j'ai sur moi.

Le roi demeura quelques instants silencieux, puis il frappa avec émotion sur l'épaule de Francke :

— Je comprends comment vous avez pu accomplir votre œuvre, dit-il. Je ne possède pas de tels collaborateurs.

CHAPITRE XV

Nouvelle cabale.

Le 15 septembre 1699, les pasteurs de la ville de Halle se réunirent chez le Dr Oléarius, afin de signer une protestation contre Francke, qu'ils accusaient de les avoir attaqués dans son sermon sur les faux prophètes. Les pasteurs prétendaient en outre que, fier de son titre de professeur de théologie, il s'érigeait en maître et cherchait à s'élever au-dessus d'eux. Tous signèrent la pétition.

Les amis de Francke furent dans une grande inquiétude, craignant que ses adversaires ne parvinssent à le faire partir de Glaucha; car ils mettaient tout en œuvre dans ce but. La passion aveuglait les uns, les autres se moquaient des entreprises du pasteur, les derniers enfin assuraient que les dons viendraient bientôt à cesser et que l'orphelinat et tous les établissements tomberaient à la charge de la ville.

Un soir, Francke, assis devant sa table, rédigeait une lettre qu'il voulait présenter au Conseil pour se justifier des accusations portées contre lui. Il s'arrêtait parfois pour comprimer de la main les battements de son cœur agité, car ses adversaires étaient parvenus à lui faire perdre sa paix habituelle. La lune brillait au travers de la fenêtre comme pour lui dire : « Pourquoi t'affliger et t'agiter ainsi, pauvre enfant des hommes? »

Tout à coup, une pierre vola dans la chambre et vint tomber sur la table avec les débris du carreau brisé. Pris par surprise, Francke tressaillit; il s'approchait de la fenêtre, lorsqu'une seconde pierre vint le frapper à la joue et faire couler son sang :

Francke soupire. « En sommes-nous là? » dit-il.

Et lentement, les mains croisées sur sa poitrine, il arpente la chambre. La porte s'ouvre et le chantre Bude entre, poussant rudement un jeune garçon devant lui.

— Voici le coupable, monsieur le pasteur, dit-il, c'est lui qui a jeté les pierres.

Francke considéra un instant le jeune garçon; puis, se tournant vers le chantre, il dit avec l'accent de la commisération :

— Laissez-le aller, il ne savait ce qu'il faisait.

Malgré l'opposition du chantre indigné, il ouvrit la porte au prisonnier. A ce moment, Madeleine arriva tout effrayée :

— Qu'est-il arrivé, cher ami ? tu saignes !

— Ce n'est rien, dit Francke en souriant. C'est un gamin qui a voulu s'accorder le plaisir de me troubler dans mon travail. Il n'a pas réussi, au contraire. Auparavant, j'étais si agité que je ne pouvais écrire ; maintenant je suis tout à fait calme. Va te coucher, chère amie, j'ai à travailler cette nuit afin d'achever ma justification.

Malgré les protestations de sa femme, il passa la nuit à écrire. Chose singulière, il était calme et paisible, toute agitation et toute angoisse avaient disparu.

Le mémoire de Francke produisit l'effet d'une bombe tombant dans un tonneau de poudre. Les pasteurs de Halle furent hors d'eux-mêmes. Si, jusqu'alors, ils avaient parlé avec mépris des prédications de leur collègue et de ses œuvres de charité, maintenant ils cherchèrent à ameuter contre lui la haine du peuple et ils l'attaquèrent ouvertement.

Francke répondit par une nouvelle lettre qui ne fit qu'augmenter le trouble. « Ma conscience m'a poussé à dire ce qui est de notoriété publique, écrivait-il, c'est que le clergé de Halle est endormi et qu'il a besoin d'être réveillé ; j'ai cherché à le montrer dans mon mémoire, sans faire de personnalités. »

Quelques protecteurs de Francke, tout en prenant sa défense, lui conseillèrent de se modérer et de ménager

ses collègues, et Spener lui écrivit dans le même sens. Francke posa la lettre de son ami devant lui ; ses mains tremblaient, ses yeux étaient dirigés vers le ciel.

« Mon Dieu, dit-il, tu sais dans quelle intention j'ai agi. Les hommes ne me comprennent pas. Seigneur, prends en main cette cause, car elle est tienne. Viens-moi en aide, mon Dieu ! »

Les semaines et les mois se succédèrent. Une fiévreuse attente régnait toujours en ville ; les personnes même qui ne s'occupaient pas des questions religieuses apportaient un grand intérêt à l'affaire.

Un matin d'hiver, le 6 décembre, le professeur Stryk se rendit auprès de Francke. Il paraissait soucieux.

— Je ne puis vous cacher, cher collègue, dit-il, que je regarde votre position comme très grave. Les plaintes s'accentuent contre vous. On a porté l'affaire jusqu'à Berlin.

— Vous aussi, mon ami, vous allez m'abandonner et me laisser seul ! dit Francke avec tristesse. Si j'ai parlé avec hardiesse, c'est que ma conscience m'en imposait le devoir. On devrait reprendre les coupables et non blâmer celui qui dénonce le mal. J'ai l'assurance d'avoir agi uniquement pour Dieu et pour sa cause, sans animosité contre personne ; aussi mon cœur est-il en paix et j'ai la confiance que Dieu ne m'abandonnera pas.

Stryk allait répliquer, lorsque Freylingshausen entra précipitamment en disant :

— Savez-vous la nouvelle ? Savez-vous ce qui est arrivé il n'y a pas une heure ?

— Non, répondit le professeur Stryk. De quoi s'agit-il ?

— Le surintendant Oléarius est mort subitement.

Stryk se laissa choir sur une chaise, stupéfait, incapable de dire un seul mot. Francke resta debout, immobile ; seulement il tremblait de tout son corps. Après un long silence, il fut le premier à prendre la parole.

— Dieu l'a retiré de la bataille, dit-il. Qu'il lui donne la paix éternelle en Jésus-Christ !

Il s'arrêta ; puis il reprit :

— Cet événement, arrivant juste à ce moment, me montre que Dieu veut venir à mon aide et prendre ma cause en main ; car, avec Oléarius, mes adversaires ont perdu leur chef.

— Cher collègue, dit Stryk, vous avez raison. Cette mort subite me fait changer d'opinion et m'ôte toute inquiétude à votre sujet. Il faut cependant que vous sachiez qu'une commission a été nommée pour s'occuper de votre affaire et que je suis appelé à en faire partie. De plus, les Etats de Magdebourg sont convoqués pour examiner l'enseignement théologique que Breithaupt et vous donnez à l'université.

— Il en adviendra ce que Dieu voudra, dit Francke avec calme. La vérité finira par triompher.

— Vous pouvez compter sur moi, dit Stryk en serrant la main de son ami.

Il tint parole et s'employa activement en sa faveur. Les pourparlers et les discussions se prolongèrent durant des mois. Cependant à la fin la vérité remporta la victoire ; un décret du gouvernement déclara fausses les accusations portées contre Francke et rendit à l'homme de Dieu l'honneur qui lui était dû. Les pasteurs de

Halle annoncèrent, du haut de la chaire, que la concorde était rétablie et le surintendant prêcha le sermon de paix. Francke posa les armes avec actions de grâces pour reprendre la truelle et s'employer à bâtir le temple du Seigneur.

CHAPITRE XVI

Changement de domicile.

Madeleine pleurait.

— Je ne puis me séparer sans douleur d'une demeure où j'ai passé le temps le plus heureux temps de ma vie, disait-elle, et où Dieu m'a comblé de grâces et de bénédictions.

— Cela m'attriste aussi de quitter le presbytère, dit Francke avec douceur, mais je ne puis continuer à diriger d'ici la marche de nos établissements. En allant et venant sans cesse, je perds un temps précieux. Le Seigneur ne me laissera peut-être plus longtemps ici-bas c'est pourquoi il me faut travailler pendant qu'il est jour. Je regarde comme un signe d'en haut que le vieil aubergiste ait consenti à nous vendre sa *Rose d'or* pour un prix modique. Ce bâtiment est si rapproché de l'orphelinat qu'il sera aisé de l'y relier par un passage couvert. On pourra aussi y établir un laboratoire.

Madeleine regarda son mari avec stupéfaction :

— Que veux-tu dire ? Nous aurons à peine assez de

place pour nous dans cette petite maison et tu veux encore y organiser un laboratoire !

— Calme-toi, chère amie, dit Francke en caressant tendrement la main de sa femme, si la place est petite, on se serre les uns contre les autres et l'on s'aime davantage.

A ce moment, le petit Gotthelf se précipita dans la chambre en sanglotant.

— Papa ! papa ! s'écria-t-il, les méchants hommes enlèvent tout ; ils ont emporté mon cheval de bois !

La mère prit l'enfant dans ses bras.

— Nous ne pouvons rester ici, cher enfant, dit-elle. Nous allons habiter une autre maison.

L'enfant recommença à pleurer.

— Je veux rester ici, répétait-il, je ne veux pas m'en aller.

Comme la mère emportait l'enfant désolé, Freylingshausen arriva tout ému.

— Je pourrais pleurer, dit-il à Francke, quand je pense à la scène à laquelle je viens d'assister. Il y a une demi-heure, comme je marchais le long de la Saale, en préparant mon sermon, j'entendis parler derrière les saules. Je m'approchai doucement et je vis un jeune étudiant qui priait à haute voix et qui paraissait dans une telle détresse que mon cœur en fut touché. Lorsqu'il eut achevé sa prière, je m'avançai et lui parlai amicalement. Il m'avoua qu'il n'avait rien mangé depuis trois jours et que plusieurs de ses camarades étaient dans la même situation que lui, souffrant de la faim et n'ayant pas le courage d'implorer du secours.

— Quel est cet étudiant ? demanda Francke précipitamment.

— Il se nomme Winckler.

— Va vite le chercher, cher ami, je tiens à lui parler.

Après que Freylingshausen se fut éloigné, Francke s'assit et demeura longtemps en prière.

« Seigneur, disait-il, après m'avoir fait connaître une telle misère, tu ne veux pas que je reste inactif à la contempler. O Seigneur ! viens à mon aide, comme tu l'as fait jusqu'à présent ! »

Le dimanche suivant, après sa prédication, Francke se rendit à la maison des orphelins et entra dans la salle à manger, où une nouvelle table avait été dressée. Il demanda au serviteur combien de jeunes gens s'étaient annoncés.

— Douze, monsieur le pasteur.

— Avons-nous de quoi les rassasier ?

— Oh ! oui, monsieur le pasteur. Car, hier soir, il est arrivé un grand char rempli de toute sorte de provisions, farine, légumes, etc.

— De la part de qui ?

— Le cocher n'a pas voulu me le dire.

— Ce n'est pas nécessaire, je le sais déjà, murmura Francke en levant les yeux au ciel dans un élan de profonde reconnaissance.

Puis, s'adressant au serviteur, il reprit :

— Tous les étudiants qui désirent dîner ici à midi, n'ont qu'à s'annoncer le matin, cela suffira. Il faut aussi prendre note de leurs noms, afin que je puisse les placer comme précepteurs pendant les prochaines vacances.

Le pasteur allait se retirer, lorsque les nouveaux hôtes arrivèrent et se pressèrent autour de lui pour le remercier. Il resta un moment, fit la prière et s'entretint amicalement avec eux.

La semaine suivante, au lieu de 12 étudiants, il s'en présenta 24 ; ce chiffre ne resta pas longtemps stationnaire ; ce furent bientôt 36 jeunes gens qui s'assirent à la table hospitalière de Francke, puis 52 et même 64 ; de pauvres écoliers recevaient aussi à dîner à l'orphelinat, ainsi que de la soupe le soir.

Le pasteur de Glaucha n'avait demandé d'aide à personne ; il s'était adressé à son Dieu et cela suffisait à celui qui pouvait dire : « Je sais qu'il m'exauce toujours. »

L'orphelinat étant devenu trop petit pour contenir toutes les écoles fondées par Francke, il acheta du terrain à côté, afin d'y élever de nouveaux bâtiments. Outre ses 125 orphelins, la grande maison abritait, durant la journée, les 418 élèves des écoles allemandes et les six classes de l'école latine comprenant 103 jeunes gens qui, pour la plupart, logeaient dans des maisons voisines. La pharmacie, l'imprimerie, la librairie occupaient une grande partie du sous-sol. Il fallait encore de la place pour les tables destinées aux étudiants nécessiteux. Dans le séminaire pour instituteurs fondé précédemment par Francke, 70 jeunes gens étaient reçus gratuitement et instruits selon l'esprit du fondateur. Il établit encore une maison pour les veuves pauvres et âgées, un pensionnat pour les jeunes filles des classes supérieures, un institut pédagogique dans lequel 70 jeunes gens recevaient des leçons de douze

professeurs ordinaires et de cinq extraordinaires, et une école industrielle; cette dernière école avait pour but de combattre l'oisiveté chez les enfants, en les occupant manuellement pendant leurs moments de loisir et de les mettre à même de gagner leur vie.

Aux yeux de Francke, le but essentiel de l'éducation était de diriger en haut le cœur des enfants et de leur inspirer la crainte de Dieu. « Il faut, disait-il, commencer le plus tôt possible à leur lire les saintes Ecritures et s'attacher à les leur faire saisir par le cœur. » Il avait le don de parler aux enfants; ceux-ci comprenaient tout ce qu'il leur disait et ils lisaient avec plaisir les petits écrits qu'il faisait imprimer pour eux. Il possédait la faculté de saint Paul de se faire tout à tous; qu'il donnât ses cours aux étudiants, qu'il prêchât à l'église, qu'il s'adressât aux enfants ou qu'il s'entretînt avec des amis dans la rue, partout ses auditeurs demeuraient suspendus à ses lèvres. On peut dire qu'il avait constamment le cœur et les yeux dirigés en haut; c'était là le secret de sa puissante et incessante activité. L'atmosphère d'amour et de communion avec Dieu dans laquelle il vivait, se répandait autour de lui et communiquait la paix à tous ceux qui l'approchaient.

CHAPITRE XVII

Etablissement pédagogique.

Par une journée froide et pluvieuse du mois de février 1705, la grande église de Saint-Nicolas à Berlin était remplie d'une foule émue et recueillie : Spener était mort, la grande lumière de l'Eglise s'était éteinte, et Francke présidait le service funèbre de son ami ! Les sanglots et les lamentations de l'auditoire obligèrent à plusieurs reprises le prédicateur d'interrompre son discours. Lui-même avait peine à maîtriser son émotion : il aurait préféré pleurer en silence celui qu'il nommait son père spirituel, l'ami qui avait compris son cœur comme nul autre n'avait su le faire, le conseiller qui lui avait été souvent d'un si puissant secours.

Quand le cercueil eut été mis en terre et que les flocons de neige l'eurent recouvert comme pour lui faire un chaud tapis, Francke revint à Halle le cœur brisé et à bout de forces. La profonde douleur causée par la mort de Spener, atteignant un homme usé par une activité incessante et une tension constante du corps et de l'esprit, brisa tout ressort en lui. Sa femme et ses amis furent consternés de son changement et sérieusement inquiets pour sa vie. Le Dr Richter, ami de la famille, auquel Madeleine s'adressa dans son angoisse, lui conseilla de faire voyager son mari. Un voyage, du repos et les prières de sa femme, telle fut la prescription du bon docteur. On eut de la peine à la faire accepter par Francke.

Cependant il céda et, quelques jours plus tard, par une tiède journée de mars, il partit avec son fidèle ami Elers. Ceux qui le virent monter en voiture, pâle, chancelant et soutenu par sa femme et ses enfants, ne purent retenir leurs larmes, persuadés qu'ils ne le reverraient plus. Mais Francke se remit très promptement. Le mouvement, la nouveauté du paysage, l'accueil affectueux des chrétiens, la visite à des établissements de charité, tout contribua à rendre des forces à son corps et à son esprit son ancienne élasticité. Il arriva en Hollande, après avoir traversé le Brunswick et la Westphalie; il se rendit si promptement maître de la langue qu'il put parler et même prêcher en hollandais. En le voyant et l'entendant, les préventions que plusieurs personnes avaient contre lui se dissipèrent; adversaires et indifférents devinrent ses amis, et des rapports intimes s'établirent entre le pasteur de Glaucha et des chrétiens qu'il n'avait jusqu'alors connus que de nom et qui, comme lui, s'employaient avec zèle à l'œuvre du Seigneur.

Ce fut un voyage béni sous plus d'un rapport; car, après trois mois, Francke revint à Halle ayant recouvré sa bonne santé et rapportant des sommes considérables pour ses établissements. On peut se représenter la joie de sa famille et de ses amis de retrouver leur ancien Francke, le regard animé, le sourire aux lèvres, prêt à reprendre sa tâche avec des forces et un zèle nouveaux.

Par une froide nuit de l'hiver 1711, le brave et vieux Samuel, fidèle gardien des établissements de Glaucha, faisait sa ronde habituelle, tout en chantant des cantiques. Le vent faisait rage; la pluie mélangée de neige

rendait les chemins glissants. Le fidèle veilleur était déjà tombé plus d'une fois et, quoique mouillé jusqu'aux os, il ne se relâchait pas dans sa tâche. Minuit avait frappé, lorsqu'il aperçut deux ombres qui se glissèrent à pas de loup le long de la maison et s'arrêtèrent devant la façade où se trouvait le bureau de Francke. Samuel s'élança; mais, avant d'avoir fait dix pas, il glissa et tomba à terre tout de son long. Lorsque, non sans peine, il se fut relevé, les deux ombres avaient disparu; toutefois une échelle, appuyée contre la maison, restait comme preuve de leurs coupables intentions.

« Quelle bonne capture j'aurais faite sans ma chute ! s'écria Samuel. Comment les malfaiteurs ont-ils su que la caisse contenait les 4000 écus de la Société biblique? »

Le brave veilleur était si préoccupé de ce qui venait de se passer qu'il en oublia de chanter ; il attendit avec impatience le moment où il pourrait se rendre auprès du pasteur. Enfin la cloche de l'église ayant frappé quatre heures, comme il savait qu'à ce moment-là Francke était toujours levé et établi à son bureau, le vieux Samuel vint lui raconter l'événement de la nuit. A peine le pasteur eut-il appris ce qui s'était passé qu'il s'écria :

— Faites appeler immédiatement Neubauer ; il faut que je lui parle. Mon bon Samuel, je vous remercie pour votre fidèle vigilance.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur le pasteur, c'était chose toute naturelle, répondit Samuel en se retirant.

Lorsque Neubauer fut accouru, Francke lui dit avec vivacité :

— Vous voyez que Dieu s'est servi de voleurs pour

nous manifester sa volonté. Que veut-il nous dire par cet événement? De ne pas laisser ces 4000 écus sans emploi immédiat et exposés à être dérobés. Mon cher Neubauer, les élèves de notre établissement pédagogique ne peuvent rester plus longtemps disséminés dans diverses familles ; il faut qu'ils soient réunis sous un même toit ainsi que nos malades ; il faut aussi que les jeunes gens qui apprennent un métier soient sous une même direction et non placés çà et là en ville. A cet effet, il nous faut bâtir une maison, une grande maison. Je ne puis employer pour ce but les dons destinés aux pauvres et aux orphelins ; mais, puisque l'argent de la future société biblique a failli être enlevé cette nuit, je me décide à l'emprunter momentanément. Je ne puis attendre plus longtemps pour commencer cette construction. Ces 4000 écus ne suffiront pas, je le sais ; mais Dieu nous donnera le surplus. Mettez-vous donc à l'ouvrage, mon ami, et faites le plan du bâtiment. Vous savez que j'ai plus de confiance en vous qu'en de savants architectes.

— Avec l'aide de Dieu ! dit Neubauer.

Les plans, faits très promptement, enchantèrent Francke.

— Vous voyez, s'écria-t-il en pressant les mains de son fidèle collaborateur, que j'ai fait de vous un architecte !

Et il n'eut pas de repos qu'on n'eût posé la pierre fondamentale. Le bâtiment, placé sur une élévation, avait de si vastes proportions qu'il fallait bien la foi de Francke pour oser l'entreprendre.

Cependant on n'était pas encore parvenu jusqu'au

toit de l'édifice que les 4000 écus étaient déjà dépensés; de plus le moment approchait où ce capital devait être rendu à sa destination première. Neubauer était dans une grande angoisse; Elers, Freylingshausen branlaient la tête et ne pouvaient comprendre le calme de leur ami. La veille du jour où l'argent devait être restitué, Francke se coucha aussi confiant que d'habitude, après avoir remis son affaire au Seigneur. Le lendemain matin, il pria de nouveau avec ferveur; puis, l'esprit tranquille, il se rendit à ses cours.

A son retour, il trouva plusieurs lettres sur sa table. La première qu'il ouvrit contenait ces lignes : « Ma sœur, qui vient de mourir, lègue par son testament huit mille écus aux établissements de Glaucha. Comme ce legs est en premier sur sa liste, je me ferai le plaisir de le payer immédiatement. »

Francke fit appeler Neubauer et lui tendit la lettre, observant en silence son expression pendant qu'il lisait. Le sang monta au visage de Neubauer et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Oh! combien Dieu doit user de patience envers moi! dit-il d'une voix émue. Et vous aussi, mon ami. Pardonnez-moi mon manque de foi, comme j'espère que Dieu me le pardonnera.

— Ne parlez pas ainsi, cher Neubauer, répliqua Francke affectueusement. Il est écrit que nous devons « porter les fardeaux les uns des autres. » Vous aussi, vous avez bien à supporter avec moi.

La construction se poursuivit sans interruption et réussit au delà de toute attente, si bien que cet édifice

servit de modèle à un grand nombre d'établissements pédagogiques.

Les dortoirs y étaient disposés de manière à ce que chaque maître pût surveiller les quelques jeunes gens qui lui étaient spécialement confiés et exercer sur eux une constante influence. Les salles d'étude étaient isolées de façon à ce que les leçons ne s'entendissent pas de l'une dans l'autre. Outre la grande salle destinée aux réunions, aux examens, aux fêtes religieuses, il y avait une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, un de physique et, dans le sous-sol, un atelier de menuiserie, des engins de gymnastique, une salle d'anatomie, un laboratoire ; autour de la maison s'étendait une pelouse plantée d'arbres, à l'ombre desquels les jeunes gens venaient se reposer de leurs leçons.

Au soir de la belle journée d'inauguration, lorsque Francke contempla, du balcon du nouvel établissement, l'espace inculte qui le séparait de l'orphelinat, il dit à ceux qui l'entouraient :

— Chers amis, ces deux bâtiments sont les points extrêmes de notre œuvre. Si Dieu le permet, la place encore inoccupée ne tardera pas à se couvrir de nouvelles constructions.

CHAPITRE XVIII

Missions et société biblique.

Le Danemark possédait de vastes colonies aux Indes. Lorsque le roi Frédéric IV, animé de pieux sentiments, se sentit poussé à envoyer des missionnaires à ses sujets païens, ne trouvant pas dans son royaume d'hommes zélés et disposés pour cette œuvre, il demanda des ouvriers aux amis et successeurs de Spener, à Berlin. Ceux-ci, le baron de Canstein et le prédicateur de la cour Lange, lui recommandèrent deux jeunes gens élevés et consacrés par Francke pour le service du Seigneur et déjà occupés à son service. Tous les deux acceptèrent avec joie l'appel qui leur fut adressé.

Tandis que les futurs missionnaires se dirigeaient vers Copenhague, le pasteur de Glaucha, à genoux devant Dieu, lui rendait grâces de l'exaucement de ses prières. Depuis longtemps, il était préoccupé du désir d'envoyer des missionnaires parmi les païens ; il avait d'abord dirigé ses pensées vers la Chine, mais, lorsque les jeunes serviteurs de Dieu furent envoyés fonder une mission aux Indes, il en fut également heureux. Il se rendit bientôt compte que la souscription annuelle de 2000 écus du roi de Danemark ne serait qu'une goutte d'eau en comparaison des besoins sans cesse grandissants de l'œuvre ; mais il ne s'en fit pas de soucis et se mit avec zèle à prier et à demander des subsides pour la mission, sans s'inquiéter de l'indifférence des chré-

tiens, qui regardaient cette œuvre comme une chimère. Le Dieu qui lui avait fourni les ressources nécessaires pour son orphelinat, devait certainement avoir de l'argent en réserve pour l'évangélisation des pauvres païens. Dans la suite, lorsque l'intérêt se fut éveillé en faveur de la mission, Francke reçut souvent pour ce but des sommes considérables qui auraient été bien utiles aux établissements de Glaucha ; mais il n'en détourna jamais un centime et envoya le tout aux Indes. « Peu importe que cet argent soit destiné aux Indes ou à l'orphelinat, disait-il ; c'est pour le Seigneur et pour l'avancement de son règne. »

Du reste, l'argent n'était pas la seule chose qui partît de Halle pour les Indes ; les prières incessantes de l'homme de Dieu avaient plus de valeur que les écus. Les missionnaires en éprouvèrent souvent le bienfaisant effet et, quand le besoin de nouveaux ouvriers pour la mission se faisait sentir, on ne heurta jamais en vain à la porte de celui qui élevait la jeunesse pour le service du Maître.

Quant à Francke, comme toujours, il repoussait pour lui-même tout honneur et toute gloire ; comme toujours, il se prosternait humblement devant le Seigneur, dont la miséricorde lui avait accordé la faveur de travailler dans sa vigne et d'y voir mûrir des fruits abondants. « Qui suis-je, Seigneur, que tu te souviennes de moi ? Tu m'as donné des enfants comme la rosée au matin du jour, et maintenant je puis voir mes fils spirituels engendrer à leur tour des enfants à ta gloire ! Qui suis-je, Seigneur, que tu ne cesses de bénir ton serviteur ? »

Si Francke s'intéressait à la mission lointaine au milieu des païens, il ne négligeait point pour cela ses devoirs envers ses compatriotes. Il désirait ardemment que la Parole de Dieu fût répandue dans les classes populaires, et il avait déjà correspondu à ce sujet avec le baron de Canstein, fondateur de la Société biblique en Allemagne, lorsqu'en 1712, il reçut la visite d'un mandataire de ce dernier, un ancien étudiant nommé Grischow. Il lui fit un chaleureux accueil.

— Depuis longtemps, dit-il, mon cœur soupire après le jour où les pauvres pourront se procurer la Parole de Dieu. Que la mémoire de Luther soit bénie, de celui qui a rendu la Bible à l'Allemagne! Béni soit aussi le baron de Canstein, qui veut la mettre à la portée de toutes les bourses! Si la piété fait bien souvent défaut dans la demeure du pauvre, l'absence des saintes Ecritures en est en grande partie la cause. A quel prix pensez-vous qu'on puisse vendre le Nouveau Testament?

Grischow répondit :

— Le Nouveau Testament coûtera environ 25 centimes et la Bible entière petit format 75 centimes.

— Est-ce possible? s'écria Francke en frappant des mains. Je puis à peine le croire.

Grischow poursuivit :

— Nous pensons que le capital de 4000 écus suffira. Une fois le texte composé, nous le conserverons intact, ce qui diminuera considérablement les frais d'impression et nous permettra de faire autant d'éditions successives qu'il sera nécessaire. Le baron de Canstein désire que

la Société biblique se rattache à vos établissements, car il dit que votre nom en assurera le succès.

— Ce cher baron ! murmura Francke. Je suis si heureux de ces bonnes nouvelles que je pourrais chanter de joie. Mais je crains des difficultés pour mon pauvre Elers ; il en rencontrera déjà de la part des libraires qui perdront le monopole de la vente des bibles.

— Ne vous en inquiétez pas, repartit Grischow. Le baron de Canstein désire que cette affaire soit pour vous une source de profit et non d'embarras. Votre éditeur n'aura qu'une partie de la direction ; je me charge du reste.

Les deux hommes se serrèrent la main comme gage de bon accord.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Grischow. Il me faut maintenant trouver un ouvrier pour dessiner les lettres, un autre pour les graver et un troisième pour les fondre.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Francke tranquillement, mon secrétaire Elers s'en chargera.

Grischow leva sur le pasteur un regard stupéfait et presque incrédule.

— Votre secrétaire ! Comment faites-vous pour avoir autant de collaborateurs qui rivalisent d'habileté, de fidélité, de dévouement ? Elers, Freylingshausen, Müller, d'autres encore.

— Dieu a fait de grandes choses en ma faveur, dit Francke en levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance ; la plus grande de toutes est de m'avoir donné de tels auxiliaires. Sans eux, je ne serais rien.

La joie du pasteur fut grande lorsqu'au soir de Pâques

1712, Elers lui présenta les caractères qu'il avait achevés ; elle fut plus grande encore, peu de mois après, quand la Bible, imprimée à Halle, fut mise en vente à un prix très modique. Chacun se hâta de l'acheter, et en peu de temps l'édition entière de 5000 exemplaires fut écoulée. On en fit une seconde édition et successivement plusieurs autres.

« A celui qui a déjà il sera donné davantage. » Cette parole s'accomplit pour Francke et pour son orphelinat. Bénédictions sur bénédictions en avaient découlé, et la lumière allumée par le secours d'en haut et placée sur le chandelier n'avait cessé d'augmenter d'éclat. L'humble et noble baron de Canstein regarda comme un honneur de devenir le collaborateur de Francke et d'accomplir ainsi le vœu qu'il avait formé lors d'une grave maladie : « Si je me relève de ce lit de souffrance, je servirai le Seigneur durant toute ma vie. »

CHAPITRE XIX

Visite du roi de Prusse.

Le jeune roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, avait annoncé son intention de s'arrêter à Halle au retour d'une inspection de ses troupes, afin de visiter les établissements de Francke.

Le 12 avril 1713, une foule compacte était massée sur la place, attendant le souverain. Quoique cette an-

née le printemps fût tardif, on avait décoré un arc de triomphe avec de la verdure et des fleurs. Les autorités de la ville et le Conseil de l'université, dans leurs habits de fête, se tenaient près de la porte d'honneur. Lorsque les voitures amenant le roi, ses ministres et ses généraux arrivèrent à fond de train sur la place, la foule s'écarta en poussant des vivats prolongés, et le recteur de l'université s'avança pour souhaiter la bienvenue au souverain. Celui-ci, tout en saluant gracieusement de côté et d'autre, mit pied à terre, et, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, que les trompettes et les timbales retentissaient avec éclat, il se rendit à l'hôtel où le déjeuner l'attendait. Après le repas, au moment où les autorités de la ville et plusieurs personnages de distinction faisaient demander au monarque la faveur d'une audience, celui-ci se leva brusquement et avec un geste de refus il dit :

— Je ne suis point venu à Halle pour recevoir des visites, mais pour en faire. — Messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux courtisans qui l'entouraient, nous allons nous rendre auprès du professeur Francke.

Le roi et sa suite montèrent dans les voitures, qui les conduisirent à l'orphelinat de Glaucha. Francke, revêtu de sa robe de pasteur, attendait au pied du grand escalier ; sa figure resplendissait de joie. Il salua le roi avec un profond respect et Frédéric-Guillaume lui tendit la main.

— Pas de discours, mon cher Francke. Nous voulons voir votre orphelinat ; venez tout nous montrer.

Puis le roi, se tournant vers son ministre Drankel-

mann qui le suivait et indiquant le haut de la façade, demanda :

— Qu'est-ce qui est écrit là-haut ?

— « Ceux qui s'attendent à l'Eternel reprennent de nouvelles forces : les ailes leur viennent comme aux aigles. »

— Un beau passage, murmura le roi.

Il visita la librairie, où Freylingshausen et les autres collaborateurs de Francke lui furent présentés et où il admira une traduction des livres saints en langue malabare ; il s'arrêta à l'entrée de la salle à manger au moment où les nombreux jeunes gens se mettaient à table avec ordre et bienséance, et il écouta la prière et la lecture d'un chapitre de la Bible.

— Leur donne-t-on assez à manger ? demanda-t-il brusquement.

— Certainement, répondit Francke. J'ai établi pour règle qu'ils pussent manger à leur faim ; la nourriture est simple et non recherchée, telle qu'ils l'auront à l'avenir.

— Combien avez-vous de personnes à nourrir ?

— Environ 450, Votre Majesté.

— Sont-ils tous pauvres ? plusieurs jeunes gens me paraissent bien mis.

— Nous ne recevons que ceux qui sont dans le besoin ; les riches ne viennent pas ici.

— Sont-ce des orphelins de père ou de mère ?

— De l'un et de l'autre. Nous avons aussi des enfants dont les parents sont dans la misère.

— Que deviennent les jeunes gens, quand ils vous ont quitté ?

— Ceux qui en ont la capacité étudient ; les autres, lorsqu'ils savent lire, écrire et calculer, apprennent un métier.

— Est-ce qu'ils ne deviennent jamais des soldats ?

— Une fois ouvriers, ils sont souvent incorporés dans l'armée.

On passa dans la grande salle, que le roi examina en détail ; puis il dit :

— A quoi sert cette salle ?

— C'est ici qu'ont lieu, une fois par semestre, les examens des 1500 enfants.

— Qui dirige les examens ? est-ce vous ?

— Oui, Majesté.

Neubauer venant à passer, Francke le présenta au roi.

— C'est Neubauer qui a dirigé toutes les constructions.

— Comment, vous n'avez pas eu d'architecte ?

— J'en ai eu un au commencement, mais plus tard je m'en suis passé.

— C'est étrange. Combien a coûté l'orphelinat ?

— Environ 40 000 écus.

— D'où vous est venu l'argent ?

— De partout et peu à peu. Souvent la caisse s'est trouvée vide au moment où j'avais un paiement à faire. Alors je me retirais dans mon cabinet de travail et je m'adressais à Celui à qui appartiennent l'or et l'argent. Il ne m'a jamais laissé dans l'embarras.

Le roi visita la bibliothèque, les dortoirs, l'imprimerie, le cabinet d'histoire naturelle et parut également satisfait de tout. Il ne vit l'institut pédagogique que de loin.

— Combien y a-t-il d'élèves ? demanda-t-il.

— Soixante-treize et dix-huit maîtres.

— Il y a un grand espace libre entre l'orphelinat et l'institut pédagogique, observa le roi. Dans quel but ?

— Si Dieu m'en accorde la grâce, je voudrais construire un bâtiment qui les relierait l'un à l'autre. Ce serait déjà fait sans l'opposition que j'ai rencontrée à mon plan, qui ne nuirait cependant à personne.

Le roi se tourna vers le pasteur et dit d'un ton plein de bienveillance :

— Qui vous fait de l'opposition ?

Francke ne répondit pas.

Frédéric-Guillaume répéta :

— Qui vous fait de l'opposition ? Dites-le simplement.

— Je remercie Sa Majesté de sa bonté, dit Francke sans répondre à la question.

Le roi comprit le motif de son silence. Il dit alors en élevant la voix :

— Si vous rencontrez de l'opposition, écrivez-le-moi ; je serai votre avocat.

Francke sortit alors un papier de sa poche et le présenta au roi.

— Ce sont les franchises que le feu roi avait accordées à nos établissements, dit-il. Je les dépose aux pieds de Votre Majesté qui peut me les retirer ou les renouveler.

Le roi parcourut le papier du regard.

— Ce que vous avez reçu, gardez-le, dit-il.

A ce moment s'éleva un chant solennel. Les enfants

de l'orphelinat s'étaient rassemblés dans la cour intérieure et chantaient le choral : *Louez l'Eternel.*

Frédéric-Guillaume parut écouter le chant avec plaisir ; après quoi, se tournant vers Francke, il dit :

— Je protégerai vos établissements de tout mon pouvoir. Je voudrais cependant être assuré que l'orgueil n'entre pas pour beaucoup dans vos entreprises.

— Oh ! cela n'est pas à craindre, répliqua Francke. Je n'avais primitivement voulu élever que de petites constructions légères en bois, mais M. le ministre m'a conseillé de bâtir des maisons en pierre.

— Quel ministre ?

— Drankelmann, Votre Majesté. Maintenant, je ne regrette pas d'avoir suivi son conseil, car personne ne penserait à visiter de simples baraques, tandis que des princes, des comtes, nombre de personnes riches viennent voir nos grands établissements et, en partant, chacun dépose son offrande.

Sur le point de monter en voiture, le roi demanda brusquement à Francke :

— Que pensez-vous de la guerre ?

Un instant interloqué, le pasteur se ressaisit bientôt et répondit avec calme :

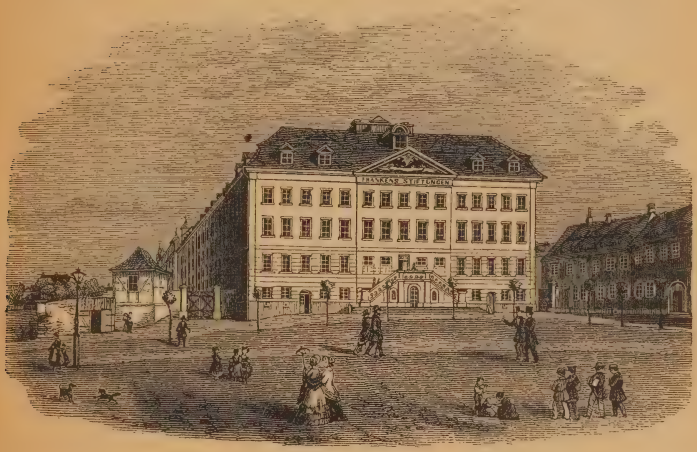
— C'est le devoir de Votre Majesté de protéger ses sujets ; moi je suis appelé à prêcher la paix : « Bienheureux sont ceux qui procurent la paix. »

Frédéric-Guillaume sourit. Il tendit la main à Francke et lui dit d'une voix forte, de manière à être entendu de la foule qui s'était rassemblée autour des voitures :

— Adieu, monsieur le professeur Francke. Je vous re-

mercie de m'avoir montré vos établissements. Que la bénédiction de Dieu repose sur vous et sur tout ce que vous faites pour sa gloire !

Puis il partit au milieu des acclamations du peuple et des enfants.



Vue générale des établissements de Francke.

Délivré de l'opposition de ses adversaires, encouragé par la bienveillance du roi, Francke s'occupa de l'agrandissement de son œuvre, ce que le nombre des demandes d'admission rendait de plus en plus nécessaire. Les élèves étaient au nombre de 1075 garçons et de 700 filles, et il y avait 108 maîtres. On avait dû dresser de nouvelles tables gratuites pour les étudiants nécessiteux, les demandes de secours augmentant sans cesse. Les dons

ne suivaient pas la même progression ascendante, mais la confiance du pasteur de Glaucha en son Dieu s'affermissait de plus en plus.

Il recommença à bâtir, et bientôt une nouvelle maison sortit de terre, haute de cinq étages, contenant les dortoirs des élèves, le séminaire de théologie et celui des philologues. L'institut pédagogique fut agrandi de deux ailes, dont l'une destinée à l'infirmerie. Francke établit aussi une brasserie, que le roi affranchit de tout impôt; il acheta encore plusieurs maisons que, jusqu'alors, il avait louées pour loger ses pensionnaires, ainsi qu'un grand jardin, afin de pouvoir aligner les nouvelles constructions.

Lorsque, du balcon de l'institut pédagogique, des visiteurs étrangers contemplaient cette longue rangée d'établissements philanthropiques, plusieurs branlaient la tête en murmurant :

— C'est un miracle qu'un seul homme ait pu fonder toutes ces œuvres ; mais c'en est un plus grand encore qu'il puisse subvenir à leur entretien.

En effet, on peut se représenter ce qu'une seule journée devait coûter d'argent. Malgré cela, non seulement les établissements de Francke n'avaient pas de dette, mais ils n'avaient jamais manqué du nécessaire. Car l'amour, qui avait inspiré le fondateur dès le commencement de son entreprise et qui l'avait soutenu au milieu de mille difficultés, trouvait sans cesse un écho dans le cœur des chrétiens.

CHAPITRE XX

Pasteur à Halle.

Un événement d'une nature tout intime se préparait pour Francke, sans que celui-ci s'en doutât aucunement. Sa fille Jeanne, charmante jeune personne, au profil pur, à l'expression candide, qui, pareille à la violette, s'épanouissait loin du monde à l'ombre du cercle de famille, était intimement liée avec son frère Gotthelf, aimable jeune homme qui étudiait la théologie à Halle. Trouvant un matin sa sœur toute rouge et tremblante, il la questionna tendrement sur la cause de son émotion. D'abord elle ne put parler, puis ce fut en phrases entrecoupées qu'elle lui ouvrit son cœur.

— Je *le* regardais comme mon second père, dit-elle. Je le connais dès ma tendre enfance. Quand j'étais petite, il me prenait sur ses genoux ; c'est lui qui m'a appris à lire et à écrire.... Lorsqu'il a été malade, je ne pouvais dormir d'inquiétude et je suppliais Dieu de le rétablir; car je sentais que, sans lui, je ne pourrais plus jamais être joyeuse. Tout à l'heure, lorsqu'il m'a demandé : « Jeanne, m'aimes-tu ? » je lui ai répondu : « Vous savez que je vous aime comme mon père. » Alors il a branlé la tête et m'a dit : « Je le sais et je suis heureux de ton affection filiale. Mais n'as-tu pas un autre amour en réserve pour moi ? » Il m'a pris la main, m'a regardée avec tendresse et a ajouté : « Jeanne, m'aimes-tu assez pour devenir ma femme ? »

— Au nom de Dieu, Jeanne, de qui parles-tu ? s'écria Gotthelf palpitant d'émotion. Serait-ce de Freylingshausen ?

Jeanne fit un signe affirmatif.

— Freylingshausen ! répéta le jeune homme. Il a vingt-sept ans de plus que toi. C'est lui qui t'a présentée au baptême. Jeanne, réfléchis devant Dieu à sa demande. Pourrais-tu l'aimer comme ton époux ?

La jeune fille leva les yeux vers son frère.

— Si j'essayais de dire non, mon cœur s'y refuserait, répondit-elle, et ma main chercherait la sienne. Mais je veux demeurer tranquille et attendre l'avis de nos parents ; leur décision sera la mienne. Ne suis-je pas leur fille chérie et soumise ?

Lorsque le pasteur et sa femme apprirent ce qui s'était passé entre Freylingshausen et Jeanne, Francke leva vers le ciel les yeux et les mains.

— « A celui qui a on donnera, et il aura encore davantage, » dit-il d'une voix émue. Dieu m'accorde grâce sur grâce. Seigneur, je ne suis pas digne de toutes tes faveurs !

Il demeura un instant silencieux, puis il reprit en s'adressant à ses enfants :

— Je viens d'apprendre ma nomination de pasteur de l'église Saint-Ulrich, ce que je regarde comme une grâce ineffable. Car, faisant dorénavant partie du clergé de Halle, j'espère parvenir à obtenir la paix de la part de mes collègues. Et, au même moment, ma chère fille me demande ma bénédiction paternelle pour elle et pour celui qu'elle désire prendre comme époux ! Ceci

me paraît si manifestement la volonté de Dieu que, sans réfléchir davantage, je dis oui et amen à cette union. Où est Freylingshausen ?

Gotthelf courut le chercher et revint avec lui. Francke prit par la main sa fille toute rougissante et la conduisit à Freylingshausen.

— Cher ami et frère, dit-il, mon cœur tressaille de joie d'avoir enfin l'occasion de m'acquitter de ma dette envers toi. Tu m'as donné tout ce que tu possédais et tu t'es donné toi-même, sans jamais rien recevoir en échange. Cette dette me pesait d'autant plus que tu as souvent refusé de brillantes propositions pour rester auprès de moi. Le moment est venu de m'acquitter en te donnant le trésor de ma vie, ma fille bien-aimée. Que la bénédicton de Dieu repose sur votre union !

L'heureux couple s'inclina en silence devant le serviteur de Dieu, qui posa les mains sur leur tête en les bénissant.

Le premier dimanche de juin 1715 fut un jour solennel pour l'église de Glaucha. Francke bénit le mariage de sa fille avec Freylingshausen et fit en même temps ses adieux à sa paroisse. L'église ne pouvait contenir la foule qui désirait entendre son pasteur pour la dernière fois et bien des larmes coulèrent. Francke aussi avait de la peine à dominer son émotion, car il lui en coûtait beaucoup de quitter une Eglise dans laquelle, pendant vingt-trois ans, il avait répandu la semence de la Parole divine. Mais il n'avait pu refuser un appel qui lui paraissait adressé par Dieu même.

Après la bénédiction nuptiale, quelques amis se réu-

nirent à la famille pour le repas de noce. La joie cependant n'était pas sans mélange ; une secrète inquiétude pesait sur les cœurs, la jeune épouse elle-même paraissait préoccupée et attachait sans cesse les yeux sur sa mère. Car celle-ci, pâle et silencieuse, ne prêtait attention ni au repas ni aux assistants. La seule parole qui sortit de ses lèvres, après la cérémonie, fut : « Que Dieu ait pitié de nous ! que Dieu ait pitié de nous ! »

Durant les fiançailles de sa fille, Mme Francke avait paru triste et absorbée, ne voulant ni s'opposer au mariage, ni s'occuper des préparatifs et, le jour de la noce, sa mélancolie avait atteint son point culminant. Son mari, qui aurait eu besoin de sympathie, devait pourvoir à tout, consoler sa fille et recevoir ses hôtes.

Le lendemain de la noce eut lieu le déménagement de Glaucha pour la cure de Saint-Ulrich, sans que Francke, surchargé d'affaires, pût s'en occuper un seul instant. Ce ne fut que tard dans la soirée qu'il entra dans sa nouvelle demeure et se réjouit de trouver tout en ordre. Ses amis avaient fait le nécessaire. Elers l'attendait.

— Tu es seul, Elers, s'écria Francke. Où est ma femme ?

— Il ne m'a pas été possible de l'amener, dit Elers avec tristesse. Elle reste sans parler, les yeux fixes, regardant dans le vide.

— O mon Dieu ! s'écria Francke désolé. Sa mélancolie deviendrait-elle une maladie ? Je vais la chercher, je ne puis demeurer ici sans elle.

— N'y va pas, cher ami, dit Elers. Tu n'y pourrais rien. C'est le docteur qu'il lui faut.

— Alors je cours chez notre docteur. Impossible de tarder. Cher Elers, je regrette de te laisser seul dans cette maison déserte.

Et il sortit en courant.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans la tristesse pour la famille de Francke. Puis, peu à peu, la lumière et la joie reparurent dans la cure de Saint-Ulrich, car la femme du pasteur se rétablit. Elle jouit doublement de se retrouver au milieu des siens après en avoir été séparée et, par son affection et ses soins, elle s'efforça de faire oublier à son mari et à ses enfants les soucis qu'elle leur avait causés. La vue du bonheur du jeune ménage contribua aussi à celui des parents.

CHAPITRE XXI

Voyage béni.

L'été 1717 fut particulièrement chaud et accablant. Pendant longtemps il ne tomba pas une goutte d'eau ; les arbres et les plantes soupiraient après la pluie, le terrain était desséché, les animaux cherchaient l'ombre, et les personnes qui n'y étaient pas forcées évitaient de s'exposer aux rayons brûlants du soleil.

Francke était malade. Que ce fût la conséquence de la température ou de ses occupations sans cesse croissantes, ses forces étaient à bout et il n'accomplissait plus qu'avec peine sa tâche journalière. Il restait parfois

de longs moments assis inactif et silencieux, ne se levant qu'avec effort et comme s'il sortait d'un rêve lorsqu'on venait l'appeler. Il avait été nommé recteur de l'université ; loin de regarder cette charge comme un simple titre d'honneur, il l'avait prise au sérieux, s'intéressant aux étudiants, s'efforçant d'abolir les déplorables usages qui avaient cours parmi eux et d'apporter d'utiles améliorations à l'université. Il y avait mis son cœur comme à tout ce qu'il faisait. Depuis la visite du roi de Prusse à Glaucha, des rapports affectueux s'étaient établis entre lui et Francke. Frédéric-Guillaume accordait à ce dernier toutes ses demandes et signait ses lettres : « Votre ami affectionné. »

Le bon Dr Richter arriva avec sa prescription habituelle : repos et voyage. Cédant à ses conseils et aux sollicitations de sa femme, Francke se décida à s'éloigner et, au mois de septembre, il se mit en route, accompagné de son fils, de Neubauer et de Köppen, un autre de ses aides. Quoiqu'il eût préféré éviter des adieux émouvants, les employés de l'orphelinat avaient tenu à souhaiter un heureux voyage à leur père affectionné, et, comme la voiture traversait la ville, un grand nombre de personnes attendaient devant la porte de leur maison pour saluer le pasteur vénéré. Tous le voyaient partir avec inquiétude, le jugeant très malade et craignant qu'il ne revînt pas.

Les voyageurs s'arrêtèrent d'abord à Erfurt, où Francke reçut un chaleureux accueil, ce dont il fut d'autant plus touché que c'est dans cette ville qu'il avait été autrefois honni et persécuté. Au bout de peu de jours,

Neubauer put donner de meilleures nouvelles de Francke à sa famille. Le 24 septembre, le pasteur qui, depuis plusieurs semaines, ne pouvait plus tenir une plume, écrivit de Wetzlar à sa femme : « Impossible de te décrire le chaleureux accueil que je reçois partout et les bénédictions dont Dieu me comble ; jamais je n'aurais osé en espérer de pareilles. Je suis heureux de voir que, tout en te réjouissant de notre retour, tu acceptes de bon cœur cette séparation. Si, comme je le crois, elle doit encore se prolonger, la joie du revoir sera d'autant plus grande. Je suis si occupé que je n'ai pas même le temps de lire toutes les lettres que je reçois de Glaucha. Salue de ma part les amis et les habitants de l'orphelinat. Je pense rester encore ici deux jours et je prêcherai probablement dimanche. »

Dès que Madeleine eut lu ces lignes, elle courut à Glaucha, et, du plus loin qu'elle aperçut sa fille, elle lui cria :

— Jeanne, j'ai reçu une lettre de ton père ; il peut écrire, il recommence à prêcher. Bénissons le Seigneur.

Il y avait lieu en effet de le faire, car chaque lettre apportait de nouveaux sujets d'actions de grâces. Le voyage de Francke fut un vrai triomphe. Partout les cœurs volaient à la rencontre de l'homme qui avait fait de Halle une lumière sur la montagne, une bénédiction pour la chrétienté évangélique. On dressait des arcs de triomphe pour lui faire honneur ; les foules faisaient haie sur son passage ; les voitures à quatre chevaux des autorités étaient mises à sa disposition ; les châteaux des grands de ce monde s'ouvraient devant lui, chacun se

disputait l'honneur de le loger ; des vétérans à la poitrine constellée de décorations s'inclinaient devant l'humble et modeste pasteur. Lorsqu'il prêchait, les plus vastes églises ne pouvaient contenir la foule désireuse de l'entendre, et un grand nombre de personnes restaient dehors, près des fenêtres, afin d'entendre au moins la voix de celui qui avait vaincu la haine et la calomnie par les œuvres de sa foi agissante par la charité. Et sa voix réveillait les chrétiens endormis et les animait d'un nouveau zèle pour le service du Seigneur.

De jour en jour Francke reprenait des forces, son œil s'animait, sa voix devenait plus forte. Il se retrouvait dans son élément, quand il pouvait travailler pour son Maître et proclamer son saint nom. Durant son voyage, de même qu'à Halle, il se levait à quatre heures du matin, afin de consacrer les premières heures de la journée à la prière et au recueillement ; fortifié dans l'homme intérieur, comptant sur le secours d'en haut promis à ceux qui le réclament, il se mettait à l'œuvre avec courage, parlait, prêchait, écrivait, dirigeait, par ses lettres à ses collaborateurs, les établissements de Glaucha. Ceux-ci n'étaient point en souffrance, malgré l'absence prolongée de leur fondateur, car les dons ne cessaient d'affluer, venant, pour la plupart, des lieux où l'homme de Dieu avait passé et où il avait réveillé les cœurs à l'amour chrétien.

Si la cause de la vraie piété plaidée par Spener et Francke avait, en bien des lieux, remporté la victoire sur la théologie formaliste, il restait cependant un certain nombre d'ecclésiastiques opposés au piétisme dans

leur for intérieur. A plusieurs reprises, la chaire fut refusée à Francke et l'on répandit des calomnies sur son compte dans le but de prévenir contre lui les personnes généreuses et même les chrétiens. Que faisait-il en pareille occasion ? Il supportait patiemment les injures, tendait la main à ses adversaires, cherchait à les vaincre par son amour. Et, quand on avait rencontré son expression douce et bienveillante, quand on avait entendu ses discours empreints de mansuétude et de charité, comme ceux de l'apôtre aimé du Sauveur, on ne pouvait plus lui en vouloir, on venait à lui, on l'écoutait, on l'aimait. « Mon voyage et les bénédictions qui l'accompagnent sont impossibles à décrire, » écrivait Francke à sa femme le 11 novembre, au moment de quitter Tubingue. A Biberach, l'auditoire ne voulut pas sortir de l'église, même après avoir entendu Francke pendant deux heures, et on le supplia de parler encore, car « jamais homme n'avait prêché comme lui. » A Ulm, il fut reçu avec de grands honneurs ; les professeurs, les directeurs de l'orphelinat, quelques-uns des pasteurs vinrent à sa rencontre et l'escortèrent jusqu'à l'hôtel, où un brillant repas l'attendait ; la foule entourait sa voiture, les gens se pressant les uns les autres afin d'apercevoir ses traits. Pendant le repas, les étudiants vinrent en cortège, flambeaux allumés, lui donner une sérénade.

Ce fut cependant à Ulm, où Francke avait été si bien accueilli, que la voix la plus hostile se fit entendre. Un des pasteurs, qui plaçait son propre système de théologie au-dessus de l'Evangile et de l'enseignement du

Sauveur, attaqua directement les piétistes dans un sermon, les accusa d'hypocrisie, et censura l'aveuglement de ceux qui avaient accueilli leur chef avec de grands honneurs, n'ayant pas reconnu le loup sous sa peau de brebis.

Francke assistait à la prédication, assis à côté du président du Consistoire; tous les yeux étaient fixés sur lui, cherchant à lire ses sentiments sur son visage; lui demeura calme et serein, écoutant attentivement l'orateur.

Les autres pasteurs et les magistrats furent désolés de cet incident; la foule en fut si surexcitée qu'après le culte, elle parcourut longtemps les rues et qu'il fallut l'intervention de la police pour l'empêcher de se livrer à des voies de fait. Francke demanda l'autorisation de répondre aux attaques dont il avait été l'objet, et le Consistoire lui accorda la chaire de la cathédrale, faveur inouïe, car jamais étranger n'avait prêché dans cette église.

Deux heures avant l'ouverture du culte, la foule avait envahi la cathédrale; 8000 personnes s'entassèrent dans l'édifice qui ne contenait que 6000 places; aussi Francke eut-il beaucoup de peine à parvenir à la chaire, dont l'escalier avait été pris d'assaut. On était dans l'attente, impatient de l'entendre réfuter son antagoniste.

Mais non, Francke ne lui répondit pas et ne fit aucune allusion au sermon du dimanche précédent. Il prêcha sur les premiers versets de l'évangile selon saint Jean, il parla du Sauveur, il annonça la bonne nouvelle du salut, désireux, non de se défendre, mais d'introduire

ses auditeurs dans le sanctuaire de l'Evangile et de les fortifier pour le combat de la vie.

Lorsque l'amen final eut été prononcé, un sourd murmure parcourut les bancs. Plusieurs étaient déçus, s'étant attendus à une prédication de polémique. Cependant la grande majorité du public fut touchée de la grandeur d'âme de Francke, qui n'avait pas voulu se venger de son adversaire, mais avait amassé des charbons de feu sur sa tête et avait annoncé l'Evangile comme nul ne l'avait encore fait dans cette chaire. « Avec les quatorze pasteurs de notre ville on ne parviendrait pas à faire un Francke, » disait un homme en sortant de la cathédrale.

Francke poursuivit son voyage par Augsbourg, Nuremberg, Erlangen, Köstriz, où sa femme vint à sa rencontre, et partout il reçut le même accueil enthousiaste. Son arrivée à Halle fut un jour de fête pour la ville entière ; chacun tint à lui témoigner la joie que causait son retour après une si longue absence. On le félicita en prose et en vers ; il reçut un si grand nombre de lettres à cette occasion qu'il était fatigué de les lire. Chose remarquable, il revint à Halle tout aussi humble, peut-être même plus humble qu'il n'en était parti ; les flatteries, les louanges, les honneurs ne le touchèrent pas ; Dieu, sur qui il s'appuyait, le garda de l'orgueil.

Au mois d'août 1719, Francke fut réveillé subitement, au milieu de la nuit, par une estafette envoyée de Berlin pour l'appeler auprès du lit de mort de son fidèle ami, du bienfaiteur de ses asiles, du baron de Canstein.

Il partit sur-le-champ et arriva à Berlin à temps pour recevoir le dernier adieu de son ami. Les deux serviteurs de Dieu purent encore s'entretenir ensemble pendant plusieurs heures, parlant, non des choses de ce monde, mais de celles qui sont en haut ; puis le pieux baron de Canstein s'endormit dans les bras de son Sauveur, tandis que son ami priait auprès de lui.

Après l'enterrement, Francke repartit pour Halle profondément affligé. Pendant le voyage il soupirait : « Peut-être ma fin est-elle aussi prochaine ! La nuit viendra bientôt pendant laquelle nul ne peut travailler. » Il prit la résolution d'employer fidèlement le temps que Dieu le laisserait encore sur la terre. La vue des prairies brûlées par le soleil, des blés qui séchaient sur place n'était pas faite pour le réjouir. Tout faisait présager une année de misère. C'est ce qui eut lieu en effet. Les demandes de secours et d'admission aux repas gratuits augmentèrent dans de telles proportions que, de tout côté, on conseilla à Francke de restreindre ses libéralités et de diminuer le nombre de ses tables.

— Les diminuer ! s'écria-t-il. Que deviendraient tous ces affamés ? Plus la misère augmente, plus le secours doit abonder. Comment pourrais-je rendre compte à mon divin Maître si je suivais ce conseil ? Bien au contraire, il faut dresser encore un plus grand nombre de tables et ne pas nous inquiéter de l'avenir. Le secours viendra.

Et le secours arriva. Durant l'hiver, Francke reçut plus de 600 hôtes à ses repas gratuits, et les établissements de Glaucha ne manquèrent de rien.

CHAPITRE XXII

Fin d'une belle vie.

Six années s'écoulèrent pour Francke dans une activité incessante. Des champs, des jardins furent achetés, et à leur place s'élevèrent de nouveaux édifices. Tous les établissements étaient maintenant contigus ; l'infirmerie, grande maison à deux étages, se dressait au milieu des arbres ; plus loin se voyaient les magasins et la halle aux provisions. L'achat d'une ancienne fabrique de papier avait permis de donner un nouvel essor à l'imprimerie et à la librairie. La bibliothèque, grâce à de nombreux dons, se composait d'environ 1800 volumes.

Tout suivait son cours habituel, lorsque Francke fut atteint subitement par un coup très douloureux. Il avait déjà perdu son sous-directeur Herrnschmidt et la femme de celui-ci, enlevés l'un et l'autre, presque en même temps, par une fièvre pernicieuse et laissant huit jeunes enfants qui furent élevés dans l'orphelinat. Maintenant celui que Dieu lui redemandait, c'était Neubauer, son ami, son compagnon inséparable dès les premiers temps de son activité, celui qui avait partagé avec lui les bons et les mauvais jours et qui le secondait en toutes choses. C'était Neubauer, l'homme au cœur droit et pur, l'ennemi de toute fraude et de toute hypocrisie, le défenseur des petits et des opprimés, l'esprit pénétrant capable de discerner l'homme qu'il fallait pour chaque place, l'œil exercé qui dirigeait les constructions

et surveillait les employés, l'intelligence lucide qui tenait tous les fils d'une comptabilité fort compliquée.

Francke était allé se reposer pendant quelques jours chez un ami, lorsqu'il apprit la maladie de Neubauer. Douloureusement effrayé, — il l'avait laissé en parfaite santé, — il partit immédiatement, mais arriva trop tard. Son ami avait expiré.

— Oh! pourquoi ne m'a-t-on pas appelé plus tôt? s'écria-t-il, lorsque sa douleur lui permit de parler.

— C'était la volonté de Neubauer, lui fut-il répondu. « Ne le prévenez pas, avait-il dit, je veux lui épargner la douleur des adieux, car je sais combien il m'aime. »

L'enterrement se fit dans un profond silence; ni cloches, ni discours, ni chants de cantiques. Les larmes et les soupirs accompagnèrent seuls le corps au cimetière.

— Au revoir, dit Francke au bord de la fosse, au revoir, à bientôt!

Neubauer avait expressément demandé que ses funérailles se fissent sans pompe et sans bruit. Cet homme d'une humilité profonde avait écrit : « Je ne veux ni éloge, ni discours, ni cortège. Je suis né à Desdorf en 1666. Cette date, avec celle de ma mort, suffit comme épitaphe. Le peu que je laisse en fait de livres, de vêtements ou d'autres objets est destiné à ma mère, âgée de quatre-vingt treize ans. »

— Au revoir, répéta Francke en revenant du cimetière.

Il était triste et las; il désirait ardemment mourir pour être avec Christ et rejoindre l'ami qui venait de le quitter.

— Le soir approche et le jour baisse, répondait-il à

ceux qui cherchaient à le consoler. Ne me retenez pas ; j'ai déjà aux pieds les chaussures du voyage. Ma tâche terrestre est achevée, le moment du départ approche. Tout le poids du fardeau repose maintenant sur Elers et sur moi ; il ne tardera pas à m'écraser.

Si, précédemment, son cœur et sa vie avaient été dirigés du côté du ciel, dès ce moment il se détacha presque entièrement des choses de la terre. Dans ses rêves de la nuit, Dieu lui accordait souvent une vision des joies du paradis, car, au réveil, son visage paraissait comme transfiguré.

C'était un vrai miracle qu'un homme aussi usé pût conserver la direction de ses vastes établissements. Quand il s'agissait du service de son Maître, Francke ne sentait plus sa faiblesse et sa souffrance. Il continuait ses cours à l'université, ce qui lui prenait plusieurs heures par jour ; il prêchait chaque dimanche, n'aimant pas à se faire remplacer pour ce service ; il donnait des leçons aux élèves et aux maîtres de ses établissements ; il répondait de vive voix ou par écrit aux innombrables demandes qui lui étaient adressées, enfin il demeurait la tête dirigeante des œuvres fondées par lui, et tout cela avec la force de volonté qui est le propre des natures héroïques.

C'est ainsi qu'il atteignit le mois de novembre 1726. Un matin, en rentrant d'un cours à l'université, comme il s'était laissé tomber de fatigue dans un fauteuil avant de courir à un autre devoir, il ressentit une violente commotion dans tout son corps et, lorsqu'il voulut soulever sa main gauche, elle demeura inerte et paralysée.

Quoiqu'il ne se jugeât pas malade et qu'il envisageât cette paralysie comme chose insignifiante, il se soumit, pendant quelque temps, aux prescriptions du docteur qui lui recommandait le repos et la plus grande tranquillité. Mais bientôt il recommença à aller et venir, à correspondre avec ses amis et, au printemps suivant, il fit afficher deux cours publics pour le semestre d'été.

Le 15 mai il se rendit en effet à l'université. Les étudiants, qui pressentaient que cette leçon serait la dernière, s'étaient réunis en grand nombre autour de la chaire de leur bien-aimé professeur. En terminant son exposé, Francke étendit sur eux celle de ses mains qui n'était pas inerte et ajouta :

— Allez en paix et que le Seigneur vous bénisse toujours et éternellement!

Le lendemain, lorsque les étudiants revinrent dans l'auditoire de théologie, la chaire était vide ; Francke s'était senti trop faible pour y remonter. Il put se rendre encore deux fois à l'église et il prit la sainte cène avec sa famille. Mais ceux qui le virent furent effrayés de l'altération de son visage. Bientôt ses jambes lui refusèrent tout service et il ne quitta plus son fauteuil.

Cependant, un matin que le soleil de mai pénétrait dans la chambre de Francke, celui-ci dit à sa femme :

— J'aimerais aller dans le jardin de l'orphelinat pour voir les fleurs dont notre Père céleste a de nouveau orné la terre. Voulez-vous m'y conduire dans la petite voiture des malades ?

Madeleine, ses enfants, Elers, Freylingshausen s'empressèrent de satisfaire au désir du malade. Arrivé dans

EKREITZSCHMAR

le jardin, Francke respira profondément ; il contempla les arbres en fleurs et aspira leur parfum. Dans son regard se reflétait le doux ciel de mai. Tout à coup sa bouche s'ouvrit et il répandit son âme devant le Seigneur :

« O mon bon Père céleste ! je te loue de ce que, dès mon enfance, tu m'as fait participer à ta grâce par le baptême. Mes péchés sans nombre ne méritaient que la condamnation et tu m'as attiré à toi, il y a plus de quarante ans ; tu as changé mes larmes de douleur en cantiques d'allégresse, tu m'as désaltéré de ta grâce comme d'un fleuve d'eau vive et tu as rempli mon cœur de ton amour. Malgré mes péchés et mes manquements, tu ne m'as jamais abandonné ; tu ne t'es pas lassé de me pardonner et de faire luire ta face sur moi. Tu as inondé mon cœur d'une joie telle qu'il était près d'éclater. Alors j'ai contracté avec toi une alliance solennelle, j'ai dit : « Puisque tu es mon Dieu, je veux être ton serviteur. » J'ai ajouté : « Seigneur, accorde-moi des enfants en grand nombre, comme la rosée à l'aube du jour, comme les étoiles du ciel. » Tu as exaucé ma requête, Dieu fidèle. Tu t'es servi de moi comme d'un canal par lequel le fleuve d'eau vive s'est répandu sur un grand nombre d'âmes et a porté au loin ses précieuses bénédictions. Seigneur, poursuis ton œuvre ; Seigneur, répands tes bienfaits jusqu'aux extrémités du monde. Tu m'as comblé de tes faveurs, tu m'as accordé bénédiction sur bénédiction. Souvent le soir je disais : « Qu'en sera-t-il de demain ? » Et, le lendemain, tu ouvrais sur moi ta main bienfaisante. Tu m'avais dit, Seigneur, que je verrais

de grandes choses, et tes dernières bénédictions ont surpassé les premières. Tu as accompli pour moi toutes tes promesses. Seigneur mon Dieu, je place sur ton cœur paternel tous mes fils et mes filles en la foi, afin que tu les bénisses et les préserves du mal. Remplis-les de ton Esprit. Bénis chacun d'eux, cher Sauveur, afin que je les retrouve tous devant ton trône et que je puisse te dire : « Me voici, Seigneur, avec les enfants que tu m'as donnés. » Ton divin Fils nous a dit : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. »

« Père, je sais que tu m'exauces toujours. » C'est au nom de ton fils bien-aimé que je te prie ; je crois fermement que tu m'exauceras ; je sais que tu m'as déjà exaucé. Seigneur, je remets ma vie et mon âme entre tes mains. Tu m'as sauvé, Dieu fidèle. Amen. »

— Amen, répétèrent tous ceux qui l'entouraient, quoique l'émotion les empêchât presque de parler.

— Voulez-vous me conduire jusqu'au bout de la prairie ? demanda encore le malade.

Du haut du monticule qui domine l'orphelinat, Francke contempla avec une joie silencieuse les établissements qui s'étendaient à ses pieds, après quoi il demanda à rentrer chez lui.

Le lendemain, il lui vint une éruption sur tout le corps et les symptômes du diabète se manifestèrent avec violence.

— Chantez-moi, dit-il à ses enfants, le cantique :

Seigneur, encore un pas
Et ma course ici-bas
Sera finie, etc.

Et, de sa voix tremblante, il entonna le cantique avec eux. Le soir, son état s'aggravant, on fit venir plusieurs docteurs. Sa lucidité d'esprit ne lui fit pas défaut un seul instant.

O mon bon Dieu ! mon bon Père ! disait-il à haute voix, enseigne-moi la grande leçon de la souffrance. Donne-moi la patience, fais que je ne la démente ni par mes paroles, ni par l'expression de mon visage. »

Se tournant vers sa femme, il dit : « Qui sont ceux qui, vêtus de robes blanches, entourent le trône de l'Agneau ? Voici, ils sont tous venus de la grande tribulation. »

Le jour de Pentecôte, d'épais brouillards rendirent la respiration du malade pénible et embarrassée. Il dit alors : « Quand je serai rétabli, c'est-à-dire quand je ressusciterai des morts, rien ne m'accablera plus, ni le soleil, ni la chaleur, car l'Agneau me paîtra et me conduira aux fontaines des eaux vives. »

Les souffrances de Francke augmentèrent les jours suivants. « Quelle grâce de Dieu, dit-il, que je puisse, au milieu des plus grandes douleurs, me répéter les passages qui parlent des souffrances de Christ ! »

Durant la nuit, dans un moment de grande angoisse, il soupira : « Seigneur Jésus, daigne apaiser mon âme et calmer mon sang ; donne-moi, pour les fêtes de Pentecôte, ton Esprit de paix et de douceur. »

Un autre jour il dit :

— Le chemin de la croix mène à la félicité céleste. C'est pourquoi j'accepte volontiers de boire cette coupe amère. Ne voulez-vous pas me chanter mon cantique :

Je vais enfin quitter la terre,
Je vais enfin entrer aux cieux, etc.

Après le chant, il murmura : « Sauveur fidèle, je me suis donné à toi, corps et âme, pour toujours. »

Durant plusieurs nuits, il ne put goûter un seul instant de sommeil.

— Mon Père céleste m'a ôté le sommeil, dit-il, il me le rendra quand il le jugera bon.

Le dimanche 8 juillet 1727, lorsque les cloches commencèrent à sonner, le malade demanda qu'on ouvrît la fenêtre et il les écouta avec recueillement.

— C'est la dernière fois que je les entends ici-bas, dit-il à sa fille qui se tenait près du lit, ainsi que Freylingshausen et leurs trois enfants. Aujourd'hui j'irai vers mon Sauveur. — Seigneur, j'ai attendu ton salut.

Dans l'après-midi, la figure de Francke changea subitement, ses lèvres se décolorèrent, ses yeux devinrent ternes. Mais l'âme demeurait en paix et il répondait distinctement aux questions qu'on lui adressait. Lorsque le crépuscule tomba, la fidèle compagne de sa vie se pencha vers lui, prit sa main glacée et lui demanda, en retenant ses larmes :

— Mon époux bien-aimé, ton Sauveur est-il toujours près de toi?

— Il n'y a aucun doute, répondit-il. Mon Ami est à moi et je suis à lui.

A dix heures du soir, la pendule s'arrêta, et au même instant le cœur de Francke cessa de battre. Le pieux et fidèle serviteur était entré dans la joie de son Maître.

La triste nouvelle se répandit immédiatement à Halle.

La population tout entière manifesta une profonde douleur ; de tous côtés on n'entendait que pleurs et lamentations. Dès le lendemain, une foule de personnes de tout rang, de tout âge accoururent à la cure de Saint-Ulrich. Chacun voulait revoir le pasteur bien-aimé et lui dire un dernier adieu. Dans toute l'Allemagne la nouvelle de la mort de Francke éveilla de profonds regrets ; la brillante étoile qui avait éclairé sa patrie était éteinte, l'homme vaillant en Israël était tombé.

Plus d'un siècle et demi s'est écoulé depuis que le corps du fidèle serviteur de Dieu a été déposé dans la terre. Mais il n'est pas mort ; non seulement il vit dans le ciel près de son Sauveur, mais il vit sur la terre par ses œuvres sur lesquelles les bénédictions de Dieu n'ont cessé de se répandre. Des milliers et des milliers de jeunes gens élevés à Glaucha l'ont appelé et l'appellent leur père. Dieu a exaucé sa prière sacerdotale : il lui a donné des enfants nombreux comme la rosée à l'aube matinale, comme les étoiles du ciel.

* * *

L'œuvre entreprise avec foi et persévérance par le pieux pasteur de Glaucha ne s'est point éteinte avec lui. D'année en année, les institutions fondées par Francke ont continué à prospérer et, à l'heure qu'il est, plus de 3000 jeunes gens sont élevés et instruits dans ces divers établissements : orphelinat, écoles primaires et préparatoires pour garçons et filles, collège, gymnase, classes latines, écoles supérieures pour jeunes filles et pédagogium. On peut bien évaluer à 100 000 le nombre des jeunes gens qui y ont été élevés ; en outre un grand nombre de professeurs distingués sont sortis du pédagogium et enseignent soit à Halle même, soit dans différentes villes d'Allemagne.

L'orphelinat et les établissements qui s'y rattachent, forment toute une petite cité entourée de vastes domaines ; malgré leur étendue, le revenu de ceux-ci ne suffit point à l'entretien des élèves, des maîtres et des employés ; aussi l'Etat doit-il, chaque année, y contribuer pour une somme considérable. C'est dire que la foi, qui inspira Francke et ses collaborateurs et qui leur fit accomplir des miracles, ne dirige plus leurs successeurs. Elle est remplacée par un esprit pratique et plus mondain, et maintenant personne ne songerait à traiter les habitants de Glaucha de piétistes.

Il faut ajouter toutefois que l'influence de Francke n'a point été circonscrite à Halle même. Des chrétiens émi-

nents, tels que Georges Muller et Falke, se sont, à son exemple, consacrés à Dieu avec une foi et une confiance entières, se laissant diriger par lui seul pour les œuvres de charité qu'ils fondèrent, lui exposant leurs besoins jusque dans les plus petits détails de la vie et attendant de lui l'exaucement de toutes leurs requêtes,

Lausanne, octobre 1899.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
CHAP. I.	Premières années	5
CHAP. II.	Conversion	13
CHAP. III.	Erfurt	20
CHAP. IV.	Glaucha	26
CHAP. V.	Le Dr Stryk	39
CHAP. VI.	Madeleine Francke	48
CHAP. VII.	Les pauvres	51
CHAP. VIII.	L'homme aux grelots	60
CHAP. IX.	L'école gratuite	62
CHAP. X.	Les orphelins	68
CHAP. XI.	Orphelinat	73
CHAP. XII.	Jéhovah l'architecte	80
CHAP. XIII.	Exaucements	86
CHAP. XIV.	Un libraire	92
CHAP. XV.	Nouvelle cabale	99
CHAP. XVI.	Changement de domicile	104
CHAP. XVII.	Etablissement pédagogique	109
CHAP. XVIII.	Missions et Société biblique	115
CHAP. XIX.	Visite du roi de Prusse	119
CHAP. XX.	Pasteur à Halle	127
CHAP. XXI.	Voyage béni	131
CHAP. XXII.	Fin d'une belle vie	139

DATE DUE

JUN 1 5 1988

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01076 8556